

Théorie générale

SUR LA RUE



Kurt Shaw

KURT SHAW

TRADUIT PAR
SOPHIE TERRISSE
ET SONIA ERRAUD

Théorie générale sur la rue

RÉSULTATS D'UN PROJET DE RECHERCHE DE L'ORGANISATION SHINE A LIGHT
INTERNATIONAL, MENÉ AUPRÈS DE 230 ORGANISATIONS NON
GOUVERNEMENTALES S'OCCUPANT DES ENFANTS DE LA RUE DANS 49 VILLES
D'AMÉRIQUE LATINE

EDITION NUMÉRIQUE



SANTA FE DE NUEVO MÉXICO

FLORIANÓPOLIS

2002
SECONDE ÉDITION 2007

Shaw, Kurt

Théorie générale sur la rue. – Santa Fe et Florianópolis : Shine a Light, 2002

Creative commons copyright license 2.5, 2005

Ce livre peut être reproduit dans la mesure où l'auteur et l'éditeur sont mentionnés.

Mise en page couverture : Kurt Shaw

Photo de la couverture : Jen Smith

SOMMAIRE

Introduction	7
Partie 1 : Le bidonville	11
Le bidonville et les jeunes sans domicile	12
De la rue à la rue	20
Dans les rues du centre	26
Partie 2 : Qu'est-ce que je veux vraiment ?	29
Le plaisir d'être dans la rue	37
La consommation	39
Le respect	44
Le plaisir	48
La liberté	51
Les aventures	53
Partie 3 : Leaving the Street	59
Leaving the street in search of recognition	61
Leaving the street in search of recognition	76
Leaving the street in search of consumer goods	82
Leaving the street in search of a meaning to life	86
Leaving the street in search of freedom	92
Part 4: Conclusions	95
The Street and the Postmodern Condition	96
Conclusions	99
Remerciements	101
Bibliographie	103

INTRODUCTION

« *La rue est bonne et mauvaise à la fois. Il faut juste apprendre à la traverser.* »

-*Claudia, 10 ans, Córdoba, Argentina*

« *Le désir (eros) est sale, va nu-pieds, il n'a pas de logis ; il n'a jamais d'autre lit que la terre dure couchant à la belle étoile sous les portes ou dans les chemins.* »

- *Diotime, dans Le Banquet de Platon*

La vie dans la rue est une vie de misère. Tous ceux qui travaillent avec des enfants de la rue ne connaissent que trop bien la crasse, la maladie, la pauvreté et l'invisibilité dont souffrent ces enfants. Parallèlement, cette misère occulte un point important : *nombre des enfants qui vivent dans la rue affirment vouloir y être*. Si rien dans leurs vies ne peut nous convaincre de leur sincérité, suffisamment d'enfants tiennent exactement les mêmes propos pour nous obliger à prendre ce commentaire au sérieux.

De nombreuses années d'étude ont été consacrées aux *raisons* qui entraînent ces enfants dans la rue : la pauvreté, l'éclatement du noyau familial, la maltraitance ... Nous savons un certain nombre de choses sur les *raisons* qui poussent les garçons et les filles à fuir leur domicile pour les rues des villes d'Amérique Latine. En revanche, nous avons bien peu d'informations sur la raison qui les incite à y rester, sur ce que les enfants *cherchent* dans la rue. Nous savons que les enfants choisissent la rue pour échapper à la violence, à la pauvreté et à l'exclusion sociale, mais nous ignorons presque tout des attentes et des désirs que suscite la rue.

Cet essai tente de répondre aux questions fondamentales suivantes : quelles sont les raisons qui poussent une fille ou un garçon à quitter son milieu familial ? Que cherchent ces enfants ? Question plus importante encore : que pouvons nous faire

pour leur offrir une autre voie qui pourrait leur permettre de satisfaire leurs désirs sans avoir à subir les horreurs de la vie de la rue ?

A un moment ou à un autre, presque tous les enfants rêvent de partir, y compris ceux qui vivent dans des maisons confortables au sein de familles aimantes. Nombre d'adultes caressent le désir de s'échapper, de « tout abandonner » et de s'en aller à l'aventure, libres de toute contingence. A travers cet essai, j'espère montrer que les désirs des enfants de la rue ne sont pas étranges ; ils sont juste des espoirs existentiels que nous partageons tous. De manière plus polémique, je veux aussi souligner le fait qu'il est non seulement compréhensible mais également logique de chercher à satisfaire ces désirs dans la rue compte tenu du contexte qu'offrent les bidonvilles.

Que nous le voulions ou non, la rue offre une réponse à différents besoins existentiels de base. Elle ne *satisfait* pas ces besoins, mais elle *laisse entendre* qu'à un certain point dans le futur, elle les satisfera. Cette dynamique piège les enfants dans la rue. Il leur devient alors difficile d'accepter l'aide d'institutions, de foyers, de centres de jour ou de programmes d'assistance.

Dans la dernière partie de cet essai, j'aborderai le thème des organisations non gouvernementales qui prennent les désirs des enfants au sérieux et tentent de leur proposer des solutions plus saines pour satisfaire leur désir de reconnaissance, de liberté, de plaisir, de biens de consommation et leur volonté de donner un sens à leur vie. Si les enfants vont dans la rue pour satisfaire ces désirs, ils ne la quitteront que s'ils trouvent d'autres moyens de les combler.

Le stéréotype d'un enfant de la rue est complètement différent du portrait que je vais en dresser au fil de ces pages. Je veux éviter le discours selon lequel l'enfant de la rue est une victime, même si cette démarche a permis de susciter de l'intérêt pour les œuvres de charité – aussi bien chez les enfants que chez les ONG qui les soutiennent. A l'inverse, je veux mettre en évidence l'intelligence de ces enfants, leur résilience et leur subjectivité. Quitter son foyer est difficile. Vivre dans

la rue est pire. Un enfant qui se considère en tant que victime ne survit pas longtemps. C'est pour cette raison que je veux souligner leurs forces et non leurs souffrances.

En Colombie, on distingue très précisément entre *gamin* et *chupagrueso*. La *gamin*¹ est connue pour son indépendance et son espièglerie. Elle est maligne et peut-être méchante, mais vous attrape avec un sourire. Le « *chupagrueso* »² vit aussi dans la rue, mais il est dépendant, mendie et cherche en permanence un meneur pour l'aider. La « *gamine* » se considère comme actrice de sa propre vie alors que le « *chupagrueso* » se pose en victime.

Le « *chupagrueso* » est le candidat idéal des centres d'hébergement ou des programmes officiels, parce qu'il cherche quelqu'un pour l'aider et le soutenir. En revanche, la « *gamine* », qui aime la liberté à tout prix, refusera toujours d'y renoncer pour le confort d'un lit et d'un repas.

C'est pourquoi, les « *gamines* » acquièrent rarement les compétences qui leur permettraient de quitter la rue. Nombre d'entre elles meurent dans la rue, d'autres deviennent des adultes sans domicile fixe. C'est pour cette raison que les pages suivantes sont consacrées à l'expérience et à la subjectivité de ces « *gamines* ». Ces réflexions ont également pour objectif de mettre en lumière le monde du « *chupagrueso* », parce que ces deux mondes sont moins des catégories figées que les extrêmes d'une évolution constante. La plupart des enfants qui vivent dans la rue présentent des caractéristiques de ces deux univers. Parce que la plupart des services sont destinés aux « *chupagrueso* », cette étude va tenter de déterminer comment aider davantage les « *gamines* ». Cette tâche est certes plus compliquée mais souvent plus gratifiante.

¹ Du français *gamin* ou *gamine*, qui signifie « garnement des rues ».

² Littéralement « suceur de graisse » ou celui qui vit comme un parasite de la prospérité d'un protecteur.

Partie 1

LE BIDONVILLE

11 Le bidonville et les jeunes sans domicile

Cette étude traite de l'expérience subjective des enfants de la rue et celle-ci débute dans un contexte social particulier. En Amérique latine (contrairement aux Etats-Unis), les enfants qui sont dans la rue ne viennent pas des quartiers riches ou des écoles privées. Leurs familles s'entassent dans les bidonvilles qui entourent les grandes villes d'Amérique latine. Dans la plupart des cas, la violence a marqué leur vie (maltraitance, violences sexuelles, souvent la guerre) et la plupart des familles présentent les mêmes caractéristiques. C'est pour cette raison qu'avant de traiter de l'enfant de la rue, je veux analyser ce qu'il attend de son environnement.

Nombre d'études montrent que les villes possèdent des quartiers chauds qui chassent les enfants dans la rue. A Santiago, ils fuient souvent Pudahuel, à Buenos Aires, Lomas de Zamora et à Bogotá, Ciudad Bolívar. Même les petites villes souffrent de ce phénomène : la Victôria à Goiânia, Monte Serrate à Florianópolis, la Soledad à Barranquilla. Les recherches effectuées dans ces quartiers nous donnent de précieux renseignements sur la vie que les enfants de la rue cherchent à fuir.

La pauvreté est la principale caractéristique de ces « centres expulsifs ». Le taux de chômage y est extrêmement élevé (il atteint les 80% dans les bidonvilles de Lima) et peu d'emplois sont proposés dans les environs. Les gens qui vivent dans ces quartiers travaillent généralement comme vendeurs ambulants ou domestiques dans les quartiers plus riches s'ils sont capables de trouver du travail. Les services publics sont rares. Il est fréquent que les bidonvilles n'aient ni électricité, ni eau courante ni tout-à-l'égout. Ces services sont souvent « captés » aux dépens de la municipalité. Les habitations et la nourriture sont souvent de qualité médiocre ce qui entraîne de

graves problèmes de santé publique. Au Brésil et en Colombie, l'Etat a abandonné ces quartiers à la brutalité de gangs organisés.

Bien que ces conditions donneraient envie à quiconque de chercher une vie meilleure ailleurs, la pauvreté à elle seule n'explique pas le désir de vivre dans la rue. Dans nombre de villes d'Amérique centrale, où règne une pauvreté terrible, les enfants continuent à vivre dans leur famille en dépit d'un dénuement extrême. Les enfants des quartiers ruraux ne cherchent pas à vivre dans la rue comme le font leurs camarades de la ville. Dans nombre de villes des Etats-Unis, la plupart des jeunes de la rue sont issus des classes moyennes.

Je pense que la pauvreté en tant que telle n'est ni nécessaire ni suffisante pour donner envie à un enfant de vivre dans la rue. Le problème n'est pas la pauvreté mais *le manque*. Le foyer n'offre pas les ressources nécessaires à une vie agréable, contrairement à l'environnement proche qui les propose. L'enfant de *sertão*, le désert situé au nord du Brésil, ne quitte pas son foyer parce que ses voisins sont tout aussi pauvres que lui et qu'il ne voit, par conséquent, nulle part un espoir d'une vie meilleure. Les enfants de Rio de Janeiro fuient au centre ville parce qu'ils trouvent des gens qui leur donnent un peu d'argent et de la nourriture. Dans ces circonstances, la vie dans la rue semble, dans une certaine mesure, plus agréable que celle des bidonvilles.

A Medellín, c'est la sécurité qui fait le plus défaut. Les enfants quittent leur domicile essentiellement pour échapper aux gangs. Ironie du sort, la rue est plus sûre que le foyer. Aux Etats-Unis, il n'est pas rare que les parents ne sachent donner ni amour ni sens à la vie. Les enfants quittent alors la maison en quête de ces valeurs.³

³ Cette hypothèse peut être interprétée de manière écologique ou psychologique ; je pense que les deux interprétations ont leur raison d'être. Dans le modèle écologique, la vie s'adapte aux ressources : l'abeille vole vers les fleurs, les arbres poussent le long de la rivière. Les enfants sont en quête de ressources émotionnelles, matérielles et spirituelles.

Dans le modèle psychologique, la présence de personnes riches rappelle à l'enfant sa pauvreté et lui donne la motivation nécessaire pour surmonter cette situation.

Les manques et la quête de ressources constituent le fondement unique du contexte qui pousse les enfants dans la rue.⁴ Des études réalisées dans différents pays montrent que la violence est la deuxième raison pour laquelle les enfants vivent dans la rue (même si ce n'est pas décisif).

L'association « **Asociación Cristiana de Jóvenes** » (Bogotá) est pionnière dans le domaine de la recherche sur les jeunes de la rue en Colombie. Ses études récentes ont montré que près de 100% des enfants de la rue de Bogotá rapportent avoir été victimes d'une certaine violence, soit de la part des membres de leur famille, de la police, de l'école, d'un gang soit de la part de factions militaires (l'armée ou la guérilla). Ces enfants insistent sur le fait qu'ils ne peuvent pas retourner chez eux parce qu'ils craignent d'être tués, maltraités ou enrôlés de force dans un gang armé ou dans l'armée.

A Medellín, les conditions sont pires. Le gouvernement a abandonné les bidonvilles à des gangs armés (alliés à des factions de droite ou de gauche de la guérilla, à des cartels de la drogue ou parfois à l'armée), qui font désormais régner la loi. Ces gangs forcent tous les jeunes hommes (et nombre de jeunes femmes) à rejoindre leurs rangs. Les adolescents doivent choisir entre devenir *sicarios* (assassins) ou être exécutés. Nombre d'enfants préfèrent fuir et errer dans les rues du centre ou quitter la ville.

Bien que la Colombie soit un cas extrême, dans beaucoup de villes, des histoires semblables sont racontées par les enfants de la rue. Les enfants de Rio et de São Paulo disent tous que la violence est l'une des principales raisons qui les poussent à vivre dans la rue. Le degré de violence des villes de Buenos Aires et Caracas est considéré comme aussi élevé que celui de Colombie. Les enfants de toutes les cultures souffrent de violences familiales ou sexuelles. Une étude menée par le gouvernement américain indique que 85% de tous les enfants de la rue américains ont été abusés sexuellement.⁵

⁴ Bien que le verbe « pousser » semble amoindrir l'expérience subjective des enfants de la rue, je l'utilise ici parce qu'il permet de définir le contexte qui génère la situation d'enfant de la rue.

⁵ Rapport au Sénat avant l'adoption du « Runaway and Homeless Youth Act », 1974. Une étude plus récente indique que ce chiffre est très probablement exagéré.

Certes, les enfants fuient pour échapper à cette violence, mais il existe une motivation plus profonde encore. Dans un monde violent, l'enfant apprend que les seules solutions valables sont les solutions extrêmes. Les gangs, par exemple, règlent leurs problèmes par les armes à feu. Les problèmes familiaux sont résolus par la bagarre et les cris. L'Asociación Cristiana de Jóvenes a constaté que la plupart des enfants de la rue de Bogotá prétendent que la rue est la « seule » solution à leurs problèmes. En fait, la plupart de ces problèmes pourraient être résolus dans le cadre de conversations raisonnées avec les parents, l'école ou même avec les gangs armés. Dans un monde violent, ces solutions non-violentes ne viennent jamais à l'esprit des enfants issus de la pauvreté, qui ne voient comme seule issue que la fuite dans la rue.

On pourrait être tenté de rejeter la responsabilité sur la **famille** des enfants de la rue, mais cela ne serait d'aucune aide dans leur situation. Comme nombre d'enfants insistent sur le fait qu'ils ont fui ces familles (non leur « environnement social »), nous devrions analyser les caractéristiques de ces « familles expulsives ».

Des études ont montré que la maltraitance est une des clés permettant de comprendre le statut d'enfant de la rue. Que la maltraitance intervienne dans l'Upper East Side de New York ou dans une *favela* défavorisée de Rio de Janeiro, cette violence donne l'impression que la rue est une option viable. Etant donné que cette question a été abordée maintes fois, je ne la traiterai pas ici.

Ces dernières années, des recherches en Colombie et au Mexique ont mis en lumière une autre dynamique au sein des familles dont les enfants ont fui pour la rue. Ces familles expriment leur amour d'une manière incompréhensible pour les enfants. Lorsque les chercheurs interrogent les parents, ces derniers insistent sur le fait qu'ils aiment profondément leurs enfants... mais ils ne le disent jamais directement à ces derniers. Ils ne témoignent pas leur amour en serrant leurs enfants dans les bras ou en les embrassant. Les parents oublient souvent de féliciter les enfants pour leurs réussites et c'est ainsi que les enfants se sentent délaissés sur

le plan affectif et pensent que leurs parents ne les aiment pas suffisamment pour les aider à surmonter les problèmes lorsqu'ils en rencontrent.

Cette situation nous amène à traiter du thème des nouveaux conjoints. Dans la rue, les enfants parlent souvent de ces personnes et les décrivent comme maltraitantes et cruelles. Certes, il arrive souvent que les nouveaux partenaires maltraitent les fils et les filles de leur conjoint ou conjointe, les violent et se servent de ces enfants pour évacuer leur propre misère. Cependant, dans bien d'autres cas, cette histoire de maltraitance est un mensonge brillant et efficace qui incite les passants de donner une pièce.

Je pense que nous devons prendre en considération le rôle de ces histoires dans la mythologie enfantine (et pas seulement dans la rue : rappelons-nous Cendrillon et les autres contes) dans laquelle le nouveau partenaire « vient pour voler l'amour que me porte ma mère ». Pour un enfant, il est difficile de comprendre l'amour que la mère éprouve pour son nouveau mari (le désir sexuel, l'amour et la compagnie, le besoin de soutien financier) et pour ses enfants. L'enfant ne comprend pas qu'une mère puisse aimer plusieurs personnes à la fois, c'est pourquoi il se sent délaissé.⁶

Dans les familles qui n'ont pas appris à exprimer l'amour d'une manière compréhensible par les enfants, il est particulièrement difficile de détruire le mythe du beau-parent qui « vient pour voler l'amour de la mère ». Dans ce contexte, tous les baisers non donnés semblent de plus en plus cruels. Il arrive qu'il y ait maltraitance dans les familles recomposées, mais ce n'est pas toujours le cas. L'enfant peut facilement interpréter la nouvelle relation comme une agression et un vol.

Nous devons également prendre en considération le rapport qui existe entre le travail des enfants et les jeunes de la rue. La majorité des enfants de la rue n'y vivent pas : ils y travaillent dans le seul but d'aider leurs familles, en particulier dans

⁶ Notons que cette problématique n'est pas spécifique à certaines classes sociales. Cependant, les parents riches ont accès à des pédopsychiatres et à d'autres services sociaux. En outre, pour les riches, avoir un enfant dans la rue est la pire honte que l'on puisse imaginer alors que pour une famille d'un bidonville, avoir un enfant dans la rue n'est pas particulièrement inhabituel.

des pays comme l'Argentine, où le chômage est chronique et nombre d'adultes ont tout simplement abandonné l'idée de trouver un emploi. Il existe un long débat sur la relation entre le travail des enfants et les jeunes de la rue. Une chose est sûre, le fait de travailler dans la rue, qui permet de gagner une certaine indépendance et de l'argent, est le premier pas vers une vie dans la rue. Lorsque les enfants croient qu'ils ont été forcés à travailler ou que ce travail est une forme d'exploitation violente, ils vont préférer quitter leur famille.

Dans le contexte de la violence il faut soulever la question de l'abandon, qui expliquait autrefois la situation des garnements des rues. Nous pouvons penser qu'un enfant est dans la rue parce que ses parents ont déménagé dans une autre ville ou parce qu'ils sont morts. En fait, des recherches menées par **El Caracol** (Mexico City) montrent que dans la plupart des cas, l'abandon se produit au sein même du foyer. Les parents quittent la maison à 5 heures du matin parce qu'ils ont plusieurs heures de trajet jusqu'à leur lieu de travail. Puis ils travaillent de 7 heures du matin à 21 heures et reviennent dans le bidonville vers minuit. La seule chose qu'ils puissent faire est de regarder un peu la télévision avant d'aller se coucher. Les enfants ont un lit et à manger, mais ils se sentent comme des orphelins. Ils ne connaissent pas réellement leurs parents, ils vivent enfermés dans les maisons et ont la télévision comme seul compagnon. Selon nombre d'enfants des rues de Mexico City, ce contexte est une des principales raisons qui les poussent à quitter le domicile.

A la campagne et dans les petites villes, ce problème a une solution simple : si les parents travaillent, il y a toujours une tante ou une grand-mère pour veiller sur les enfants. Malheureusement, cette option n'existe pas dans les centres urbains. La famille est venue seule à la ville, elle n'y a ni amis ni famille à qui confier les enfants. Compte tenu de l'évolution du tissu social, ces solutions informelles ne perdureront plus longtemps.

Une autre étude montre qu'il existe un lien étroit entre les jeunes de la rue et **l'école**. Au Chili, les professeurs d'écoles pauvres (souvent pauvres ou en difficulté

eux-mêmes, et qui travaillent beaucoup pour de bas salaires) demandent l'impossible à leurs écoliers : « Voilà votre devoir : rapportez des photos de dix voitures différentes trouvées dans dix magazines différents et expliquez-moi ce que vous aimez en utilisant des stylos de cinq couleurs différentes. » Les familles de ces enfants ne possèdent pas de voitures, ils ne sont abonnés à aucun magazine et ne peuvent pas s'offrir des stylos de cinq couleurs différentes. L'enfant ne peut faire son devoir, il va par conséquent « sécher » les cours et finalement abandonner l'école.

Il n'y a pas de règle absolue, mais je pense que nombre d'enfants pauvres d'Amérique latine subissent l'école comme un lieu d'oppression. Les professeurs et principaux établissent des règles absurdes. L'éducation repose sur l'apprentissage pas cœur et la mémorisation. « Les écoles rejettent les connaissances déjà acquises par les enfants, refusent de valoriser la force qui leur permet de vivre dans une pauvreté extrême et ignorent leur manière d'apprendre, leurs émotions, leurs espoirs et leurs rêves. »⁷ Les professeurs comprennent rarement la vie des enfants qui vivent dans la pauvreté, et leurs salaires sont si faibles qu'ils sont obligés de travailler dans deux ou trois écoles pour survivre. L'étude de l'**Acción Educativa** (Santa Fe, Argentine) montre que nombre d'enfants ont extrêmement conscience de cette situation d'oppression et que certains considèrent leur rébellion comme une sorte de résistance. « Ils ont le pouvoir de boycotter leurs devoirs, d'être apathiques, de refuser de répondre aux questions. Certains deviennent même agressifs. »⁸

Lorsque l'Asociación Cristiana de Jóvenes interroge les enfants de la rue de Bogotá sur les raisons qui les ont poussés à quitter l'école, ils répondent :

⁷ Communiqué de Teresa de Kakisu, 3 juillet 2002.

⁸ *Ibid.* Ce paragraphe a été inspiré par différents commentaires de Teresa de Kakisu de Acción Educativa. Elle dit dans sa lettre : « L'école est désormais plus que des salles de classe et de déjeuner ; c'est devenu un espace où les enfants sont supposés former leur premières attaches. Le FEC de Mendoza a publié un livre très intéressant qui explique que l'école sert de garderie, de « jardin maternel » qui remplace la mère qui veille, apporte l'attention, la nourriture, les jeux ... l'école est perçue comme le regard qui permet de se construire dans l'enfance. »

Dans ce contexte, abandonner l'école revient à abandonner la mère. L'oppression et la violence de l'école ne sont pas un exemple supplémentaire d'injustice, mais une trahison fondamentale.

1. Maltraitance de la part des professeurs, des administrateurs et de leurs camarades
2. Discipline oppressante et répression constante
3. Cours ennuyeux. Un enfant a dit, « Le professeur ne m'apprend jamais rien alors que la rue m'apprend tout le temps quelque chose ! »
4. (La dernière raison la plus fréquente) Nécessité économique

Cette étude souligne également un lien étroit entre le fait de quitter l'école et celui de quitter la maison. Dans presque tous les cas, les enfants fuguent dans les deux semaines qui suivent leur abandon de l'école.

Je ne prétends pas limiter les raisons qui poussent les enfants dans la rue à celles qui viennent d'être citées. Il en existe bien d'autres : la drogue, la délinquance, l'envie de suivre son voisin de palier qui est parti la semaine dernière ... Comme nous l'avons souligné au début de cet essai, ce thème a été examiné en détail et mon seul but est de déterminer le contexte que fuient les enfants. La question est désormais : pourquoi ces enfants croient-ils qu'ils trouveront la solution dans la rue ?

1.2 De la rue à la rue

Dans un quartier sain, il y aura des enfants dans la rue. Ils joueront avec leurs amis, feront du vélo, sauteront à la corde, joueront au football... Cette activité dans la rue est fondamentale pour la construction de la société civile, pour l'idée de responsabilité sociale et pour créer un sentiment d'appartenance à une communauté.

Dans les bidonvilles, cette situation est d'autant plus vraie. Les foyers sont petits et n'offrent pas suffisamment de place pour jouer à l'intérieur. Il n'y a ni cour, ni jardin, ni vaste salon et il arrive qu'une douzaine de personnes vivent dans un même espace. Dans ce contexte, la rue constitue la base requise pour le développement sain d'un enfant. C'est là que les enfants se font des amis, qu'ils trouvent leur place, jouent et intègrent la communauté.

Bien que nous ayons tendance à donner une connotation négative au terme « enfant de la rue », les enfants qui vivent dans la pauvreté sont tout le temps dans la rue. Ils vont à l'école, reviennent chez eux, mais ils passent la majorité de leur vie dans la rue, sur les places, dans le parc ou chez le petit commerçant du coin. La trajectoire qui nous inquiète le plus, n'est pas le chemin qui mène de la maison à la rue, mais celui qui va de la rue à la rue – des rues du bidonville aux rues du centre ville.

Pour comprendre cette transition, il faut d'abord comprendre la sémiotique de la rue : Comment les personnes vivant dans la pauvreté vivent-elle la rue ? Que signifie la rue à leurs yeux ?

Il est difficile de répondre à cette question étant donné la diversité de l'Amérique latine et c'est encore plus compliqué si nous prenons en compte les expériences des enfants de la rue aux Etats-Unis. Il est évident qu'un Argentin qui

est assis au café ne perçoit pas son environnement de la même manière qu'un Mexicain qui va sur la place Garibaldi écouter des mariachis ou qu'un *boricua* de New York qui va dans la rue pour participer à la parade du Puerto Rican Day. Malgré ces différences, je pense que nous pouvons néanmoins généraliser un certain nombre d'idées concernant la sémiotique de la rue. Elles nous permettront de comprendre la trajectoire qui mène les enfants des rues des bidonvilles aux rues du centre.

La rue, un lieu de transit. Nous pouvons oublier cette hypothèse, notamment parce que le terme « d'enfant de la rue » suppose que la rue soit un lieu ou une condition. Pourtant, la rue est tout à fait différente. Si je sors de chez moi, ma rue va m'entraîner vers la place de Santa Fe, un espace mythologique de cow-boys, d'indiens et de colons espagnols. Si je continue, la rue (désormais devenue route) me guidera vers le pays des Apaches puis des Navajos. Si je continue, je terminerai à Los Angeles, Tijuana, Baja California... la rue est un chemin sans fin qui mène à d'autres univers et d'autres lendemains.

Dans les bidonvilles, tout le monde comprend que la rue soit un transit et une transition. Dès qu'il y a quelque chose d'« important » à faire – aller au travail, au cinéma, au match de football ou à une fête –, on suit la rue. La rue conduit aussi à la maison de grand-mère et au foyer familial, à la campagne. Si un enfant pauvre veut voir le monde, il commencera par parcourir les rues étroites du bidonville avant de rejoindre les grandes artères, où il pourra prendre un bus urbain qui l'emmènera jusqu'aux avenues du centre.

Chaque rue a son caractère, mais dans le bidonville tout est amplifié. Jusqu'à un certain degré, les rues de la classe moyenne sont circulaires : les gens se rendent au travail et reviennent, leurs enfants font la même chose avec l'école. Les gens rêvent que ce cercle ne s'arrête jamais si ce n'est dans un quartier plus riche peut-être, néanmoins sans changement fondamental. Cependant, dans le bidonville, le futur est toujours ailleurs. Les enfants ne rêvent pas d'une vie semblable à celle de

leurs parents. Pour avancer, il faut qu'ils aillent dans la rue et qu'ils la suivent sans avoir envie de revenir.

En conséquence, *un enfant qui souhaite un avenir meilleur est de facto un « enfant de la rue ».*

Le rue est distrayante ! Si vous marchez dans les rues d'un quartier pauvre d'Amérique latine, que verrez-vous ? Des hommes rassemblés devant une fenêtre pour regarder un match de football boivent une bière et hurlent pour encourager leurs équipes. Les grands-mères marchent lentement à travers la foule, bavardent joyeusement et parlent du voisinage. Les mères regardent leurs enfants jouer au football avec des buts fabriqués par leurs soins. Au coin, un jeune couple s'embrasse.

J'ai dépeint un portrait idéal bien sûr, mais il est suffisamment proche de la réalité pour nous permettre de penser à la manière dont les enfants pauvres imaginent la rue. Les gens s'y amusent. Ils se distraient avec des jeux, des amis, des drogues (la bière et la cigarette) et le sexe (les baisers).

Il existe une expression espagnole intéressante. Lorsqu'une mère demande à son fils « Où vas-tu ? », il répond « *A la calle, mamá.* » (« Dans la rue. ») ce qui signifie en fait : « Je sors jouer ».

En comparaison, la maison est ennuyeuse. Elle est exiguë et probablement sale. Elle abrite beaucoup de personnes et elle est régie par de multiples règles. A l'inverse, la rue apparaît comme une sorte de « Jardin des délices terrestres ». Un enfant issu de la classe moyenne ne partagera pas toujours cette dichotomie entre le **plaisir de la rue** et **l'ennui du foyer**, mais cette idée est commune à beaucoup d'enfants des quartiers pauvres de toute l'Amérique latine.

La rue est un espace social. Les classes moyennes peuvent accueillir leurs invités dans leur salon alors que les dîners ne sont pas possibles au sein des familles qui vivent dans la pauvreté. Que l'on organise une grande fête ou que l'on parle juste à son voisin, dans les bidonvilles, les activités sociales se déroulent toujours dans la

rue (ou parfois sur la place bien que la plupart des bidonvilles ne disposent pas d'un tel endroit de réunion).

Où un enfant se rend-il pour jouer avec ses amis ? Dans la rue. La rue devient le terrain de foot, le champ de bataille imaginaire, la place de jeu pour les poupées ou la corde à sauter. C'est aussi l'endroit qui socialise l'enfant avec les adultes, qui lui permet de trouver des modèles et de rencontrer le regard bienveillant qui semble dire « Oh, quel enfant charmant ».

A l'âge de la puberté, les adolescents trouvent d'autres liens sociaux dans la rue. Ils rencontrent et discutent avec leurs amis ou leur petit(e) ami(e). Si un étranger traverse un parc de Mexico, il sera étonné de voir des centaines de jeunes couples s'embrassant avec fougue sur les bancs publics. Pourquoi rentrer à la maison, grand-mère est là pour épier chaque fait et geste et la maison n'impressionnera certainement pas l'objet de sa passion.

D'autres activités sociales se déroulent dans les rues des bidonvilles : des matchs de foot, la mise en place de gangs (et parfois de manière violente), des campagnes politiques... que ce soit au niveau macro ou micro, les gens cherchent de la compagnie et un sentiment d'appartenance à une communauté dans la rue.

La rue est un théâtre, où se joue le drame humain. Un groupe d'hommes se tient dans la rue et regarde un match de football en riant et buvant, quand deux personnes ivres se disputent soudain pour une question d'arbitrage. La semaine qui suivra, tout le voisinage ne parlera que de la bagarre. Le vainqueur s'est pavané dans les rues fier comme un coq, mais le perdant ne s'est pas montré. Une rumeur dit qu'il est resté chez lui avec sa mère afin de soigner ses plaies.

Les drames qui se déroulent dans la rue ne sont pas juste des actes de violence et du commérage. Il y a aussi des manifestations politiques, les gens parlent de l'actualité internationale. Les associations de femmes font du porte à porte pour parler de santé, de politique et des rapports entre hommes et femmes. Les gangs y recrutent de nouveaux membres. Il se passe toujours quelque chose, il y a toujours quelque chose à voir à travers la fenêtre.

L'importance du drame ne réside pas dans l'intérêt qu'il suscite. Les gens trouvent une reconnaissance dans le regard social et même dans le commérage de la rue. Dans le vaste monde, l'habitant du bidonville est invisible, mais finalement, c'est là, dans ces rues, qu'il ou elle obtient la reconnaissance fondamentale requise pour le développement de la subjectivité.

Le rue est synonyme de liberté. A la maison, les parents peuvent imposer leurs règles, pas dans la rue.

C'est du moins le mythe. En fait, la liberté est beaucoup plus relative dans la rue. La violence qui règne entre les quartiers signifie souvent que les enfants ne peuvent pas traverser certaines rues ou certaines places. Dans la rue, la police (si elle ose s'aventurer dans le bidonville) arrête et recherche des gens d'une manière aléatoire. S'ils veulent survivre dans la rue, les enfants doivent faire attention à une quantité de règles et d'interdits qui ne sont pas écrits.

On peut néanmoins comprendre pourquoi les enfants pensent que cet « espace ouvert » est synonyme de liberté.

Avant de conclure, je voudrais évoquer un aspect lié au sexe de l'enfant. Pour nombre de filles (pas toutes), la rue revêt une autre signification. A cause du machisme récurrent qui règne dans les bidonvilles, la rue est considérée comme un lieu masculin et le foyer comme un lieu féminin. Les garçons sortent pour jouer au foot et à la guerre, pendant que les filles jouent davantage dans des endroits clos ou participent aux tâches ménagères. En outre, on n'inculque pas aux filles la valeur de la liberté et de l'indépendance comme aux garçons. De manière générale, on trouvera moins de filles dans les rues des bidonvilles et moins de filles dans les rues des centres.

On pourrait critiquer à juste titre le fait que je généralise. Les garçons et les filles ne considèrent pas tous la rue de la manière dont je l'ai décrite. Tout enfant observateur trouvera des millions de contrexemples : sur le chemin de l'école, les enfants verront des hommes ivres morts couchés dans la rue. Ils trouveront des

seringues pour la prise d'héroïne et des ampoules de crack. Les terrains vagues sont couverts d'ordures et les gangs sont une menace pour tout le monde. La rue est loin d'être un paradis !

Dans ce chapitre, j'ai essayé de décrire la sémiotique de la rue, ce que nous *imaginons* et non ce qu'elle *est* réellement. Le contraste entre le mythe et la réalité est un choc pour l'enfant qui va devoir faire un choix : accepter la dure réalité, comprendre que le mythe du paradis est un mensonge, ou chercher le paradis dans d'autres rues.

13 Dans les rues du centre

La rue n'a été qu'un leurre pour l'enfant. Elle ne lui a pas apporté ce qu'elle promettait de lui offrir. L'enfant part en quête d'une rue meilleure, de celle qui lui apportera ce qu'il espérait y trouver, ce à quoi le mythe le faisait rêver : la liberté, le plaisir, la reconnaissance, le changement, le drame ... La rue du bidonville devient la route qui mène au centre de la ville, aux rues, aux places et aux marchés.

Dans ce contexte, l'écologie joue également un rôle. Elle est directement liée à la mythologie de la rue. Dans les avenues commerçantes, les touristes et les riches donnent facilement l'aumône et sont les modèles d'une vie réussie et agréable.

Lorsque les enfants qui vivent dans la pauvreté se rendent dans les quartiers des riches, les gens entendent leurs histoires pour la première fois. Les enfants de la rue racontent ces histoires sur les places, dans les restaurants et dans les bus, ils tentent d'inspirer la pitié aux passants pour obtenir un peu d'argent. Ils se posent en victimes. En victime de maltraitance, de pauvreté, de violence. Ces histoires sont pour la plupart vraies. En revanche, elles sont toujours incomplètes parce qu'elles mettent rarement en évidence la subjectivité de l'enfant, sa volonté de vivre dans la rue. Nombre d'enfants des bidonvilles sont maltraités, mais peu d'entre eux cherchent une nouvelle vie dans la rue. La plupart reste et souffre ou part vivre chez une tante ou un ami. Ce chapitre tente de mettre en lumière les facteurs supplémentaires nécessaires pour passer de la victimisation (une expérience lamentablement ordinaire) à la rue (inhabituelle d'un point de vue statistique lorsqu'elle est visible).

Plusieurs raisons m'incitent à expliquer la vie dans la rue en partant du point de vue de l'enfant, de son initiative et de sa subjectivité. Certaines de ces raisons

sont pragmatiques, d'autres personnelles et d'autres encore sont en rapport avec la méthodologie.

- Un grand nombre d'études ont cherché à savoir qui force les enfants à se rendre dans la rue et pourquoi. Je ne souhaite pas que mon travail soit redondant.
- Mon expérience en tant qu'éducateur des enfants de la rue aux Etats-Unis m'a appris que les enfants sont plus disposés à *vouloir quitter* la rue lorsqu'ils pensent *qu'ils ont choisi d'y être*.
- Cette perspective souligne le pouvoir et le rôle des garçons et des filles. De nombreux miroirs leur renvoient un reflet de victime sans défense. Il vaut mieux que les éducateurs professionnels offrent une autre voie aux enfants pour les aider à se définir.
- Les meilleurs programmes pour les enfants de la rue sont ceux qui permettent aux enfants d'être acteurs de leur propre vie et je soutiens leur point de vue.
- La victimisation narrative est déjà bien connue. Je préfère aborder l'histoire sous un nouvel angle.

C'est pour toutes ces raisons que nous aboutissons à la question fondamentale : que veut un enfant lorsqu'il va dans la rue ? Fille ou garçon, que cherche-t-il là ? Et trouvera-t-il ce qu'il cherche ?

Partie 2 QU'EST-CE QUE JE VEUX VRAIMENT ?

Il existe sans aucun doute autant de désirs que d'enfants et ces désirs dépendent de la famille, de l'imagination sociale de chaque pays et de la personnalité de chaque enfant. Il est possible de classer ces désirs en fonction de leur contexte théorique. Dans certains cas, les enfants cherchent ce qu'ils ne trouvent pas dans le bidonville. Dans d'autres cas, leurs désirs sont motivés par des facteurs sociaux ou par la condition humaine.

Dans ce chapitre, j'aborderai certains désirs qui peuvent inciter les enfants à vivre dans la rue et dans le chapitre suivant la manière dont ils arrivent à exprimer leur volonté d'être là.

Je veux souligner le fait que le désir des enfants de la rue n'est ni pervers ni étrange. Presque tous les êtres humains souhaitent les mêmes choses. La différence est que les enfants de la rue n'ont pas accepté le fait qu'ils ne peuvent pas assouvir ces désirs. Au lieu de renoncer, ils cherchent une solution.

- « **Je veux être libre !** » J'ai rencontré des milliers d'enfants et de jeunes de la rue, de Rio de Janeiro et Bogotá à New York et Moscou. Il n'y en a pas un seul qui ne m'ait pas parlé de liberté. « Ouais, c'est dur dans la rue, mais au moins, je suis libre. » « Là je fais ce que *je* veux. » « Dans la rue personne ne peut vous dire ce que vous avez à faire. » Tous ceux qui ont déjà travaillé avec des enfants et des jeunes de la rue ont entendu le même refrain. J'avoue qu'une des raisons qui m'a tant poussé à écrire cet essai est que les enfants de la rue ont l'air de tenir à la liberté autant que moi j'y tiens.⁹

⁹ Teresa de Kakisu m'a critiqué à juste titre pour avoir présumé que dans toutes ces cultures la notion de « liberté » était la même. Pour une fille d'un bidonville de Buenos Aires, la « liberté » n'a pas le même sens que

Nous devrions étudier ce concept de liberté. D'abord, il est important de noter que la « liberté » joue un rôle particulier dans le monde global et postmoderne. La liberté et les droits de l'homme sont au cœur d'une idéologie hégémonique qui justifie la politique étrangère des Etats-Unis, les stratégies économiques du Fond Monétaire International et les interventions militaires de l'OTAN. Dans un monde de relativisme culturel, la liberté semble être la seule valeur que personne ne peut contester.

Le paradoxe est que la liberté est naturellement subversive face à l'ordre établi. George Bush et l'Organisation mondiale du commerce veulent donner une nouvelle définition de la liberté en l'assimilant à la liberté de commercer. Mais derrière cette idée se cache toujours une certaine connotation de libération, d'affranchissement, de tendance anarchique.

Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que les enfants de la rue choisissent la liberté comme leur valeur de base absolue. Ils ne sont pas consciemment révolutionnaires, ils désirent seulement ce que la société valorise. Ils savent que le monde est injuste et qu'ils ne sont pas libres, mais ils ne comprennent pas exactement pourquoi. Ils expriment cette angoisse existentielle en se rebellant contre leurs familles et leurs communautés. La liberté est le médiateur parfait entre l'acceptation et le rejet des valeurs de la société qui a exclu ces enfants.

Quelle liberté les enfants de la rue recherchent-ils vraiment ? Il existe tant de définitions de la liberté... mais malheureusement, je n'ai jamais rencontré d'enfant capable de m'expliquer qu'il désirait la liberté telle que la concevaient Platon, Hobbes ou Thomas d'Aquin...

Nous pouvons tout de même définir la liberté recherchée par les enfants de la rue : ils veulent être affranchis des règles. La liberté est synonyme d'absence de chaînes et de responsabilités. « Ici, personne ne me dit ce que j'ai à faire. » « Je n'ai pas à participer aux tâches ménagères. » « Je vais me

pour un garçon de Quecha ou un Brésilien d'une région rurale. J'ai essayé d'aborder cette question de manière plus systématique dans mon « Oedipo en la Calle », disponible sur www.shinealight.org.

coucher quand je veux et je me lève quand je veux. » « Dans la rue, je fais ce que j'ai envie de faire. »

On peut affirmer que la rue trahit ces promesses de liberté parce qu'il est clair que les enfants qui vivent dans la rue ne sont pas libres de faire ce qu'ils veulent. Quoi qu'il en soit, la rue a le goût de la liberté. Ils savent que leur liberté n'est pas totale, mais ils luttent pour en obtenir davantage.

- « **Je veux des Nike.** » Même si nous détestons la publicité, nous ne pouvons ignorer son pouvoir. Les publicités télévisées et les affiches nous expliquent le monde merveilleux des biens de consommation, de Nike et de Tommy Hilfiger. Elles nous expliquent non seulement que ce monde existe, mais également qu'il est synonyme de vie facile. Le pouvoir du monde capitaliste travaille à l'élaboration du désir de consommation et les enfants issus de la pauvreté ne sont pas davantage immunisés que les autres.

En Portugais, le mot qui désigne la pauvreté absolue est « *miséria* » et il est sûr que la mortalité infantile et la famine font des bidonvilles des lieux de misère. Quoi qu'il en soit, même dans les bidonvilles les plus miséreux, il y aura toujours des antennes de TV, parfois même des antennes paraboliques. Je n'oublierai jamais la visite que j'ai faite à une famille qui vivait à l'intérieur de la décharge de Guatemala City. Leur maison était construite à partir d'ordures et il n'y avait ni eau courante ni tout-à-l'égout, mais au milieu de la pièce de la maison trônait un immense téléviseur tout neuf. En tant que citoyens postmodernes, nous nous devons de posséder un téléviseur afin d'entretenir notre devoir de consommation.

Consommer est un devoir, mais que l'on ne peut accomplir dans un bidonville. Il y aura toujours plus de choses à acheter qu'il n'y aura d'argent pour le faire. Ce fait s'applique à toutes les classes sociales. Nous voulons toujours plus que nous ne pouvons avoir. C'est le secret d'une économie axée sur la consommation.

Lorsqu'un travailleur veut acheter plus, il peut toujours travailler plus longtemps ou prendre un travail supplémentaire. Le capitaliste peut chercher d'autres investissements. Mais qu'en est-il du garçon ou de la fille ? Ils vont s'adresser à leurs parents et dans les classes moyennes et supérieures, les enfants reçoivent suffisamment de jouets pour avoir l'illusion qu'un jour ils auront tout ce qu'ils veulent. Les enfants pauvres ne peuvent entretenir cette illusion. Ils savent très bien que le salaire de leurs parents (s'ils ont un emploi) ne suffira jamais pour acheter les jouets, les jeux ou les Nike qu'ils désirent. Ils doivent chercher ailleurs.

Certains enfants essayeront de satisfaire leur envie de consommation dans la rue.¹⁰ Malheureusement, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, la rue n'apporte pas les biens de consommation que désirent ces enfants.

- **« Ils doivent me respecter ! »** Nous avons déjà tous vécu cela : nous sommes dans un parc ou dans une piscine et un enfant n'arrête pas de jeter une balle en l'air ou de sauter dans la piscine. Il semble évident que cet enfant s'amuse beaucoup, néanmoins quelque chose fait défaut. « Maman, maman ! Regarde, regarde. OK, regarde. Pourquoi tu ne regardes pas ? Maman, regarde ! Tu ne vois pas ce que je fais ? »

Nous parlons ici d'un désir qui est une réelle nécessité : pas seulement pour les enfants ou les pauvres. En écrivant cet essai, je pense à mes amis ou à mon père : « Oh, il va aimer ça ! Je vais le lui envoyer et il pourra me dire que c'est bien ». Nous avons tous besoin de la reconnaissance des autres. Ce regard nous place dans la réalité, nous confère notre humanité. Le regard des autres nous apprend ou nous confirme peut-être qui nous sommes.

¹⁰ L'érudite brésilienne Rita da Silva me rappelle que la rue est le plus évident des chemins pour un enfant qui veut s'acheter des choses. Rejoindre un gang ou vendre de la drogue sont des techniques beaucoup plus simples. Nombre d'enfants trouvent ainsi un « protecteur » issu des classes supérieures. [Comunicación personal de Rita Oenning da Silva, Julio 19, 2002]

Ce besoin est terriblement difficile à satisfaire lorsque l'on est un enfant des bidonvilles. Les parents, qui sont toujours le miroir le plus important dans lequel l'enfant peut se refléter, travaillent tellement longtemps, qu'ils n'ont pas beaucoup de temps à consacrer à leurs enfants. Lorsqu'ils sont à la maison, les parents sont souvent tellement fatigués que leur seule envie est de s'effondrer devant la télévision. Si le quartier est dangereux, les enfants (et notamment les filles) n'ont pas le droit de sortir dans la rue, où ils pourraient justement croiser ce regard.

Le cas des parents au chômage, *tout le temps* présents à la maison, est une autre situation courante, en particulier dans l'Argentine d'aujourd'hui. Ils regardent certainement leurs enfants et savent qu'ils existent. Néanmoins deux problèmes persistent : d'une part, la reconnaissance qui se manifeste généralement à travers la maltraitance, d'autre part, le regard qui ne sait pas combler leurs attentes. Nous désirons toujours être reconnus par quelqu'un qui est respecté. A partir d'un certain âge, un parent au chômage ne va plus pouvoir remplir ce rôle.¹¹

Dans la rue du bidonville, les enfants trouvent la reconnaissance qu'ils cherchent. Même si c'est juste de la part de la grand-mère qui dit « Bonjour ! » ou de l'ivrogne qui invite le garçon à regarder un match de football. Au moins quelqu'un va poser son regard sur lui. Les témoignages de reconnaissance ne se valent pas tous. Nous aspirons plus au respect de quelqu'un « d'important » qu'au regard d'un clochard. Où trouver les gens dont la reconnaissance a le plus d'importance ? En ville.

- **« Je veux juste m'amuser ».** S'amuser et prendre du plaisir sont des chapitres compliqués. Même si nous pensons savoir ce qu'est l'amusement, nous savons aussi que quelqu'un quelque part s'amuse plus que nous. Dans les films et à la télévision, nous voyons que les gens sont toujours heureux à Los Angeles, à Mexico City ou ailleurs.

¹¹ Comunicación personal de Teresa de Kakisu, Julio 3, 2002

Un enfant de la rue n'est pas satisfait du plaisir qu'il prend dans la rue de son bidonville parce qu'il sait qu'il y a mieux ailleurs. Au lieu d'accepter sa condition, il part rechercher ce que les publicités lui promettent. Les enfants qui finissent dans la rue sont généralement curieux, ils veulent apprendre et faire de nouvelles expériences. Ils se rendent en ville pour trouver le plaisir, le divertissement et la prospérité.

La rue offre des plaisirs innocents, des satisfactions que nous souhaitons à tout enfant : jouer au football, courir, rire et jouer avec l'eau des fontaines publiques. Nombre d'entre eux chantent et dansent pour mendier, alors que d'autres semblent trouver un vrai plaisir dans leur travail : sauter dans un bus en marche pour mendier ou jongler avec des balles à un feu de circulation.¹²

Il existe aussi des plaisirs plus terribles. Les drogues disponibles dans la rue sont infiniment plus dangereuses que celles achetées à l'école ou pour une fête de lycée. La colle est encore pire. On ne peut nier que ces habitudes autodestructives procurent une certaine dose de plaisir. Les travailleurs de proximité insistent souvent sur le fait que les enfants de la rue « se droguent pour oublier ou ignorer la faim », mais les enfants de la rue donnent, quant à eux, des versions tout à fait différentes. « Je fume parce que j'aime ça. »

Il y a aussi le plaisir sexuel de la rue. Dans un bidonville bondé, il est presque impossible de découvrir l'expérience sexuelle, mais dans la rue, il y a toujours des endroits à l'abri des regards. Notre culture souligne le fait que le sexe est l'un des plus grands plaisirs qui existent, mais le refuse aux enfants et aux adolescents qui sont d'autant plus tentés de le découvrir. Les interdits confèrent au sexe et à la rue encore plus d'intérêt.¹³

Je ne prétends pas que la rue est un lieu plaisant, ce serait un mensonge. Je ne suggère pas non plus qu'elle permet de satisfaire tous les désirs. Je veux davantage mettre en lumière le fait que les enfants des bidonvilles peuvent

¹² Deux des pires 'jeux' des enfants de la rue sont, à Rio et São Paulo, de « surfer » sur toit des trains – les trajets les plus intéressants, sont ceux sur lesquels se trouvent des ponts - et à Medellín, d'attacher des cordes à l'arrière des bus et de faire du ski nautique parfois juste sur une plaque de métal.

¹³ Personal Communion from Rita da Silva, July 19, 2002.

imaginer que la rue est un lieu de plaisirs et que cette illusion peut être l'une des motivations qui les incite à y chercher une vie meilleure.

- **« Comme c'est ennuyeux ! »** Peu d'enfants de la rue ont le vocabulaire nécessaire pour parler du sens de la vie. C'est pourquoi, ils ont rarement recours au langage philosophique pour expliquer les raisons qui les ont poussés à chercher une nouvelle vie dans la rue. Des expressions telles que « la vie fait chier » et « pourquoi ? » sont éloquentes et révèlent une sorte de crise existentielle dans la vie de ces enfants. Comme c'est le cas pour nous tous qui vivons dans une culture de consommation, les enfants de la rue ne sont pas sûrs de la raison pour laquelle ils sont sur Terre et, comme la plupart d'entre nous, ils n'ont pas le vocabulaire pour exprimer ce malaise fondamental.

La Colombie est un cas extrême, mais elle peut servir d'exemple. En Colombie, comme nous pouvons le voir dans les travaux d'Álvaro Mutis, l'aventure a longtemps été une technique utilisée pour donner un sens à sa vie. Lorsqu'ils narrent les aventures de leur vie, les gens apprennent ou se prouvent que la vie vaut la peine d'être vécue et qu'elle suit un chemin qui a du sens. Les personnes âgées, en particulier lorsqu'elles sont pauvres, gagnent l'estime et le respect de leurs amis. Elles apportent un cadre qui permet de comprendre la difficulté de leur vie. A travers ces histoires et leur interprétation narrative, les Colombiens donnent un sens à leur vie.

Les enfants de la rue recherchent aussi ces histoires et ces aventures. Dans la rue, ils voient la violence, la drogue et le sexe, tous les éléments d'une aventure digne d'un film d'Hollywood. « Les enfants voyageurs » (Traveling children) de Colombie, qui vont de l'Amazonie aux Caraïbes gagnent, eux aussi, l'admiration de leurs amis, des chauffeurs de poids lourds qui les prennent en stop et même des éducateurs. Leur vie est difficile, mais également intéressante et motivante.

Jorge Luís Borges a dit un jour que la ville colombienne de Manizales était une « fabrique de perspectives. » On pourrait peut-être aussi dire que la rue est une « fabrique de récits ».

La rue est un moyen d'échapper à la misère. C'est aussi une solution et une quête, un effort pour trouver enfin la liberté, une signification et un plaisir. Dans le prochain chapitre, nous verrons comment ces enfants réussissent à obtenir ou non ce qu'ils cherchent dans la rue.

2.1 Le plaisir d'être dans la rue

Au cours de la dernière décennie, le Brésil a réussi mieux que tout autre pays, à résoudre le problème des enfants de la rue. J'ai demandé le secret à tous les intellectuels brésiliens que j'ai croisés et à toutes les personnes qui se sont penchées sérieusement sur la question des services à proposer aux enfants de la rue.

Il y a naturellement nombre de réponses à cette question. La plus courante et la plus importante est néanmoins : « Nous avons enfin compris qu'il y a du plaisir à être dans la rue ».

La misère de la rue est évidente. Nous ne pouvons ignorer la crasse, la maladie, la violence et la solitude qui règnent dans la rue. Cette souffrance a inspiré la plupart de ceux qui travaillent dans la rue, ainsi que la charité des gouvernements, des fondations internationales et des actions caritatives individuelles. Le problème est que cette misère occulte un autre fait important : la rue apporte autre chose que la souffrance.

Si la rue était exclusivement synonyme d'horreur, les organisations qui s'occupent des enfants de la rue n'auraient qu'un seul et unique objectif : construire des foyers et leur offrir des lits. Mais ce n'est pas le cas : dans toute l'Amérique latine (et aux Etats-Unis), des gens bien intentionnés construisent des abris qui restent à moitié vides parce que les enfants de la rue ont l'impression qu'ils disposent d'une alternative plus intéressante.

Comment se peut-il qu'un garçon ou une fille arrive à mieux combler ses désirs dans la rue que dans un foyer d'accueil ? Cela semble impossible, mais une conversation rapide avec un enfant de la rue ou un coup d'œil au rapport annuel de nombre d'ONG confirme ce fait singulier.

Dans ce chapitre, je souhaite examiner les cinq désirs existentiels que nous avons abordés ci-dessus. Les garçons et les filles peuvent-ils satisfaire ces désirs dans la rue ? Celle-ci offre-t-elle un réel plaisir ?

2.2 La consommation

La télévision, les publicités et tout ce qui a trait à la culture contemporaine nous promettent des *choses* : des voitures, des vêtements de marque, des radios, de la musique, une belle maison avec un grand nombre d'appareils électroménagers... Les garçons et les filles malins savent que ce sont de fausses promesses, parce que le salaire d'une famille pauvre ne permettra jamais d'accéder à tout ce luxe. Il faut chercher ces biens en dehors du bidonville.

Les consommateurs adolescents sont rares en Amérique latine. Ces dernières années, l'Allemagne a constaté une terrible augmentation du taux de prostitution chez les enfants : des jeunes filles des classes moyennes qui veulent s'acheter de nouveaux vêtements ou une montre onéreuse, vendent leur corps dans la rue. Un comportement similaire a été recensé au Japon. Le travail des enfants a souvent la même origine : ce n'est pas la survie, mais le désir d'accéder à un certain luxe. Dans le film colombien *La Virgen de los Sicarios (Our Lady of the Assassins)*, la protagoniste demande à son jeune amant, un garçon de la rue et tueur à gages, ce qu'il attend de la vie. « Des Reebok, un uniforme d'Atlético de Medellín, des jeans Tommy Hilfiger, un mini Uzi et un réfrigérateur Whirlpool pour ma mère. » Pour nombre d'enfants, une vie réussie est définie par la consommation.

Pourtant aucun enfant de la rue ne peut s'offrir ces biens de consommation. Ils n'ont pas l'argent pour se les acheter et aucun endroit pour les stocker. S'il obtient un t-shirt de son équipe de football préférée, il sera bientôt sale et s'il vole un walkman, il sera bientôt cassé ou volé à son tour. En clair, la rue ne peut satisfaire le désir de consommation des enfants.

Est-ce vrai ? Je n'en suis pas sûr.

En dépit des apparences, il y a de l'argent dans la rue. Des études d'**EI Caracol** (Mexico City) montrent que les enfants qui travaillent comme fakirs (ils se couchent sur des tessons, avalent du feu, etc.) gagnent plus d'argent que les travailleurs qualifiés. Au Venezuela, les jeunes vendeurs des rues gagnent souvent le double du salaire minimum. Les enfants de la rue qui participent au trafic de drogue deviennent rapidement riches, tout comme les *mulas* (les filles qui transportent la drogue) en Colombie. Ces enfants n'utilisent pas l'argent comme un économiste pourrait l'espérer et ils ne génèrent jamais de capital. L'argent ne fait que passer entre leurs mains.

Quoi qu'il en soit, même si un enfant de la rue a de l'argent, il ne peut pas *posséder* des biens de consommation. Un voyou va lui voler ses chaussures et ses vêtements de marque seront bientôt sales. Les radios et walkmans seront perdus... L'argent ne permet pas d'acheter ce que ces enfants désirent.

Le thème de la possession nous amène à deux questions fondamentales : qu'est-ce que la consommation ? Quelles stratégies fonctionnent dans la rue ?

Le plaisir de la consommation ne consiste pas à avoir, mais à *obtenir*. Un enfant qui a un nouveau jouet est heureux quelques minutes puis il va demander « Qu'est-ce que tu m'as apporté d'autre ? » Pensez au jeune homme qui fanfaronne avec sa nouvelle mobylette ou à la femme qui parade avec sa nouvelle robe. Le succès de l'économie de consommation dépend du fait suivant : la chose que nous convoitons ne satisfera jamais notre désir. Lorsque nous l'obtiendrons, nous serons contents, mais à ce plaisir succèdera rapidement le prochain désir.

L'enfant de la rue n'a rien ou plus exactement rien ne lui appartient. Pourtant, il *obtient* des tas de choses : il s'achète de la glace et la mange. Il vole un walkman, l'écoute pendant plusieurs jours puis l'oublie sur le banc d'un parc. Il économise pendant des semaines pour s'acheter de nouvelles baskets, mais deux jours plus tard, un voleur les lui prend. Dans la rue, il existe aussi une économie du cadeau, dans le cadre de laquelle, l'enfant lassé de son nouveau jouet va le donner à

ses amis.¹⁴ La chose la plus importante est d'avoir pu posséder un instant l'objet tant désiré. Il l'a eu et avec lui le plaisir de la consommation. Cette vie est *reductio ad absurdum* de la culture de consommation : la logique cachée derrière la propagande commerciale est que le désir n'est pas satisfait par le fait de posséder, mais que cette possession génère de nouvelles envies.

Nous croyons que l'enfant de la rue n'a rien parce qu'il nous apparaît sale et parce qu'il nous dit qu'il n'a rien. Pourtant, ce n'est pas si simple. A Bogotá, au cours des dernières années, la récession et les flux de réfugiés ont rendu impossible tout revenu supérieur à celui d'un mendiant. La concurrence pour les biens limités est simplement trop rude. Les techniques du mendiant (crasse, histoire pathétique) sont de moins en moins répandues et les enfants de la rue ont cherché d'autres moyens pour subvenir à leurs besoins.

Aujourd'hui, à Bogotá, les enfants de la rue ne sont plus sales. Ils s'habillent correctement et se comportent parfaitement afin que la police ne les remarque pas. Et ensuite, comme on dit en Colombie, « ils te voleront jusqu'à tes sous-vêtements ». Un nouveau contexte exige une nouvelle stratégie. Les petits Colombiens de la rue s'habillent à la mode, exhibent un téléphone portable et vous regardent dans les yeux.

Dans d'autres pays, les enfants de la rue ont également développé des stratagèmes pour que les passants et les éducateurs des rues ne les remarquent pas. Dans les recoins cachés de la ville, ils ont des endroits où garder les objets qui leur tiennent à cœur : des photos, des porte-bonheur et parfois même de l'argent.

Même si cela ne semble pas évident à une personne issue de la classe moyenne, les enfants de la rue réussissent à récolter des retombées de la culture de consommation. Ils n'auront jamais le réfrigérateur Whirlpool, mais ils auront le plaisir éphémère de posséder et l'amplification du désir que cette dynamique implique. La situation n'est guère parfaite, mais, comme nous tous, ils imaginent qu'un jour, la consommation les rendra heureux.

¹⁴ Cf. Rita de Cácia Oenning da Silva. « *A Porta Entreaberta* » : *Práticas e representações em torno das relações entre casa e rua junto a crianças de camadas populares em Florianópolis*. Dissertação de Mestrado - Antropologia Social, UFSC, Dissertação de Mestrado - Antropologia Social. Florianópolis, 1998

Je souhaite ajouter une brève réflexion sur la nature du désir. Elle nous permettra peut-être de comprendre pourquoi un enfant ne retourne pas chez lui même après avoir compris qu'il ne pourra pas satisfaire ses désirs dans la rue. Comme nous le verrons, le désir ne se résume pas à vouloir et avoir, ce phénomène est beaucoup plus compliqué.

Le désir ne recherche pas la satisfaction. Le désir désire juste plus de désirs. Coca-Cola est un exemple parfait :¹⁵ à cause des publicités télévisuelles, de la pression des camarades ou juste parce que tout le monde en boit, je veux un Coke. Il se pourrait même que j'aie soif. Je bois un Coke, mais le sucre et le pétillant n'étanchent pas ma soif. Au contraire, ils me donnent encore plus soif. Après un Coke, je ne résiste pas à l'envie d'en boire plus. La réalisation de mon désir (étancher ma soif) s'éloigne de plus en plus devant moi si bien que j'accélère pour en obtenir davantage. Le « plaisir » d'un Coke, si nous pouvons l'appeler plaisir, n'est qu'un désir. Mon désir augmente et mon envie s'identifie au produit.

Quoi qu'il en soit, un désir impossible est inintéressant. Nous devons maintenir l'illusion que le désir peut être réalisé ou il ne sera pas un désir (Je n'irai jamais sur la lune, mais ce souhait ne m'obsèdera jamais autant que celui de boire un Coca-Cola). Le désir parfait comme un Coca-Cola, doit toujours sembler à portée de main.

Où se trouve la pire et la meilleure réalisation de cette dynamique ? Dans la rue. Le vol et la mendicité apportent l'argent. L'objet du désir est juste derrière la vitrine du magasin. Pourtant, ces objets sont toujours un peu au-delà de la portée de l'enfant. Il continuera de croire qu'il a *presque* atteint son but, mais la vitrine du magasin « s'épaissira » suffisamment pour rendre ce désir impossible.

La rue ne permet pas de satisfaire les désirs de consommation, mais elle donne l'illusion que demain, l'enfant de la rue aura ce qu'il veut et qu'il ne devrait

¹⁵ Cet exemple vient de Slavoj Žižek, *The Fragile Absolute*. Londres : Verso, 2000

pas abandonner. Tant que cette dynamique existe, les enfants de la rue n'auront pas envie de renoncer à leurs désirs pour le confort d'un foyer d'accueil.

2.3 Le respect

Ceux d'entre nous qui travaillent directement avec les enfants de la rue ou avec des membres de gangs entendent le mot « respect » quotidiennement. La pire offense qui existe au monde est le manque de respect, considérer un enfant de la rue comme un être inférieur. Je voudrais maintenant aborder cette soif de respect. Que veut l'enfant de la rue ? Et trouvera-t-il ce qu'il cherche dans la rue ?

J'ai exposé les conditions de vie de l'enfant dans le bidonville, le fait qu'il soit transparent. Ses parents travaillent ou mendient, peut-être qu'ils lui interdisent de jouer dans les rues trop dangereuses. Sa maison est trop petite pour que des amis puissent venir jouer. Sa seule compagnie, outre ses frères et sœurs, est la télévision. Même là, il ne se retrouvera pas, parce que la télévision d'Amérique latine ne présente que des visages blancs qui ne ressemblent pas aux noirs et aux indigènes qui vivent dans les bidonvilles – à l'exception des journaux, où les criminels ont toujours l'air plus noirs que les lecteurs.

Tout enfant craint cette transparence, mais la rue offre une solution : dans la rue, les gens se regardent.

Il y a beaucoup de théories sur le regard que les passants jettent aux enfants de la rue. Les enfants veulent et ont besoin de différentes formes de reconnaissance et ils la trouveront partiellement dans les yeux des gens de la ville. Les touristes et les classes moyennes sont choqués par la présence d'un enfant seul dans la rue. Dans leur monde, l'enfant doit être dans son foyer, avec sa famille et non dans un endroit dangereux comme la rue. L'enfant est sale et la réponse du riche peut être encore plus dure, elle peut laisser entendre que l'enfant est synonyme *de saleté*. Dans le jardin, la saleté est tolérée, pas dans la maison. L'enfant pauvre est toléré dans le

bidonville, par contre en ville et seul, il incarne la saleté. Les garçons (et en particulier les filles) ne devraient pas être là !

La réponse bourgeoise à la crasse est de la nettoyer. Cela peut être fait de manière charitable (« trouvons une place pour ces pauvres petits ! ») ou génocide (comme les massacres qui ont eu lieu au Brésil dans les années 80 et qui ont lieu aujourd'hui en Amérique centrale). D'autres personnes envoient aux enfants une réponse identique à celle qu'ils auraient face à une tache sur le tapis de leur voisin : mieux vaut faire semblant de ne pas les voir.

Dans aucun de ces cas, l'enfant de la rue ne reçoit le respect qu'il recherche. L'enfant peut être le visible invisible comme la tache sur le tapis ou être de la crasse. Quoi qu'il en soit, ces deux regards sont plus supportables que l'invisibilité totale dans le bidonville.

Les gens pauvres voient l'enfant de la rue de manière différente. Dans leur monde, l'enfant joue dans la rue, donc l'enfant de la rue n'est pas considéré comme « déplacé ». Nombre d'adultes pauvres, en particulier ceux qui vivent dans la rue, s'identifient aux enfants de la rue, qui leur rappellent leur propre jeunesse. Dans une ville comme Medellín, où le phénomène est très prononcé, les enfants voient souvent des adultes sans domicile qu'ils prennent pour modèle, trouvant ainsi la reconnaissance tant attendue. Malheureusement ces modèles de rôle offrent des options de vie limitées, généralement celles de vendeurs des rues, mendiants et petits délinquants.

La reconnaissance est encore plus compliquée pour les filles de la rue. Nombre de gens éprouvent plus de pitié et d'inquiétude pour les filles (peut être parce qu'il existe la présomption sexiste selon laquelle elles sont moins capables de survivre dans des conditions difficiles). Seules les personnes vraiment insensibles ne ressentiront rien face à une fillette de six ans errant seule dans la rue. C'est pour cette raison qu'il est plus difficile de parler de fille « invisible ». Elles ne sont généralement pas victimes des massacres de rue.

Malheureusement, cette reconnaissance est une arme à double tranchant. Bien qu'elle soit reconnue, la fille sera considérée comme une *victime*, ce qui rend plus difficile l'affirmation de sa propre identité. Elle aura plus de difficulté à se voir comme l'actrice de sa propre vie. Par ailleurs, elle est également considérée comme un objet sexuel. Cette reconnaissance est également une menace, elle risque d'être exploitée, violée et prostituée. Souvent, pour obtenir davantage de reconnaissance, elle adopte une identité qui incite d'autant plus à la regarder ainsi, ce qui la rend encore plus vulnérable.¹⁶

Les filles et les garçons qui cherchent le respect et la considération dans la rue semblent condamnés à l'échec. Pourtant, la plupart de ces enfants ont les ressources émotionnelles et intellectuelles nécessaires pour persévérer et trouver le chemin de la reconnaissance.

La violence, les drogues, l'argent et les gangs sont un outil puissant de reconnaissance. Dans les villes, où les gangs sont forts, la scène suivante est fréquente : trois jeunes hommes marchent ensemble dans la rue, ils parlent forts et leurs voix sont vulgaires. Ils écartent tous ceux qui sont sur le trottoir et se moquent de tous ceux qui changent de trottoir effrayés par leur attitude.

Il serait facile de considérer ce comportement comme simplement grossier, mais l'explication de cette attitude est plus complexe. Il s'agit de provoquer la peur pour être reconnu. Nous n'apprécions pas le fait d'être effrayés par ces jeunes hommes, mais nous devons admettre qu'ils existent. Dans l'esprit de la classe moyenne blanche, le noir pauvre est une menace de violence, et les membres de gang se servent de ce mythe pour se tailler une place sociale.

Il suffit de penser au discours des gangs, à la fétichisation du couteau et de l'arme à feu pour voir que la violence est également un moyen d'obtenir la reconnaissance tant convoitée. L'arme symbolise le phallus et le pouvoir, un moyen d'attirer l'attention de l'autre.

¹⁶ Le système d'autodéfense de certaines filles consiste à s'habiller et à se comporter comme des garçons.

Les enfants de la rue entrent souvent dans des gangs et gagnent de l'argent en tant que coursiers ou dealers. Dans la culture capitaliste, l'argent permet d'acheter le respect : exhiber de l'argent sur le marché ou dans un magasin est un moyen d'attirer l'attention des autres enfants et des adultes. Les nouveaux t-shirts et les bijoux ont le même effet. Il n'est pas rare de voir un enfant de la rue appartenir à un gang, faire de l'argent et revenir sur son ancien territoire pour faire l'important.

Finalement, le gang joue un rôle important. Si personne ne reconnaît l'enfant, le gang s'en chargera. Comme l'armée, le gang offre des rangs, des titres et définit des rites initiatiques. L'enfant de la rue sait ce que l'on attend de lui et qu'il a de l'importance.

Comme dans le cas du désir de consommation, la rue n'est pas l'endroit idéal pour être reconnu. Pourtant, elle apporte quelque chose de suffisamment important pour convaincre un enfant de continuer sa quête.

2.4 Le plaisir

De toute évidence, le bidonville offre du plaisir. Dans les bidonvilles du Mexique, du Brésil ou d'Argentine, il m'est souvent arrivé d'avoir l'impression qu'il y avait plus de joie dans les quartiers riches. Malheureusement le plaisir de la musique, de la danse, de l'amitié et du sport n'est jamais suffisant. La télévision nous a appris qu'il y a toujours quelqu'un qui s'amuse plus que nous et nous restons ainsi avec nos plaisirs insatisfaits.

Les enfants de la classe moyenne, que ce soit aux Etats-Unis ou en Amérique latine, ressentent ce même sentiment de trahison. Qu'on le veuille ou non, cela fait partie intégrante de la condition humaine ou de l'économie capitaliste : nous voulons toujours être plus heureux que nous le sommes déjà et le plaisir des autres attise nos envies. Pour l'enfant issu d'un milieu social riche, cette insatisfaction existentielle peut lui donner envie d'étudier à l'université, d'essayer des drogues, de découvrir le sexe et la sexualité... Le riche a l'embarras du choix. L'enfant pauvre doit chercher ces plaisirs ailleurs.

Dans la rue, le « plaisir » le plus évident est celui que procure la drogue. J'avoue ne pas comprendre ce plaisir : l'odeur de la colle me fait atrocement mal à la tête et les autres drogues semblent plutôt inintéressantes. Quoi qu'il en soit, la plupart des enfants de la rue affirment que sniffer la colle est un réel plaisir. Quel est ce plaisir ? A quel point rend-il dépendant ?

L'explication la plus commune défend l'idée que la colle permet d'oublier la famine et la souffrance, mais cela me paraît trop simple. Des études précises menées en Colombie et au Brésil ont montré que les enfants de la rue souffrent moins de la faim que nous le pensons. Il y a toujours un restaurant ou un vendeur des rues pour leur donner de la nourriture. En vérité, la crise de la malnutrition

n'existe que dans les bidonvilles et dans les zones rurales, pas dans les rues de la ville.

Il est également intéressant de voir la situation quand l'enfant passe les 12 ans. Dans nombre de pays, en particulier en Colombie et au Venezuela, les enfants arrêtent de sniffer la colle quand ils atteignent la puberté. Lorsqu'ils sont interrogés sur les raisons, ils répondent « Oh, la colle, c'est pour les mômes ». Les adolescents souffrent plus de la faim que les petits qui mendient avec plus de succès, mais sniffent moins la colle.

La colle est une question qui devrait être traitée bien plus en détail que je ne le fais ici. Je veux juste insister sur le fait que nous prenons au sérieux ce que les enfants nous disent : qu'ils utilisent la colle parce qu'ils aiment ça, que c'est un plaisir qu'ils recherchent.¹⁷

Nombre d'enfants vont également citer le sexe comme l'un des plaisirs de la rue.¹⁸ Si la sphère privée est extrêmement réduite ou inexistante dans une famille pauvre, dans la rue, il y a toujours un bâtiment abandonné, un égout ou un pont. Dans les pharmacies de la ville, acheter un préservatif n'a rien de honteux. Il y a des filles et des garçons de toute la ville ce qui permet aussi de découvrir l'homosexualité sans craindre d'avoir une réputation de « tapette ».

¹⁷ La question : « Pourquoi les enfants sniffent-ils de la colle dans la rue ? » ouvre une réflexion intéressante. Au Guatemala, on trouve autant de colle dans les bidonvilles que dans la rue. La situation est identique dans les bidonvilles de Bogotá. Nombre de familles sniffent de la colle au sein du foyer. Ce n'est pas une honte et l'enfant n'a pas à se cacher. Dans les bidonvilles du Guatemala, un enfant peut sniffer de la colle en public et la partager avec sa grand-mère. Pourquoi faire la même chose dans la rue ?

Je suggère l'explication suivante : dans le bidonville, la colle est synonyme de tristesse, solitude et désespoir. C'est la drogue de ceux qui ont abandonné la vie. A la ville, la colle a une signification différente. C'est la drogue des aventuriers, de la liberté, de ceux qui ont essayé d'échapper au désespoir et à la violence. Les effets de la colle sont les mêmes, mais dans la rue, un enfant peut prétendre que la colle est la drogue des rebelles, de ceux qui ont un avenir. Dans le bidonville, il est impossible d'entretenir ce mythe.

Le problème de la colle (et des autres drogues) n'est pas son *effet*, mais sa *signification*.

¹⁸ Les réponses varient en fonction du sexe du jeune interrogé : les garçons disent qu'ils aiment plus le sexe que les filles. Il existe plusieurs raisons à ces différences :

1. Les abus sexuels sont généralement plus fréquents chez les filles.
2. L'association à la prostitution et à l'exploitation tue le plaisir du sexe.
3. Le machisme ne favorise pas le plaisir féminin.
4. Les filles n'aiment pas discuter de cela avec des étrangers de sexe masculin.
5. Les garçons ont besoin de construire un discours qui met en valeur leur virilité, ce qui n'est que rarement le cas chez les filles.
6. Et l'on pourrait sans doute mentionner bien d'autres raisons.

Si l'on considère le stéréotype de l'enfant de la rue, le sexe n'y a pas sa place. Il nous est impossible d'imaginer qu'un enfant de six ans ait une vie sexuelle ! Cependant, plusieurs études menées dans différents pays ont montré que les enfants de la rue sont sexuellement actifs très jeunes, que ce soit volontairement ou involontairement. Nombre de ces enfants décrivent le sexe comme plaisant.

Ces études remettent en question la définition du plaisir. Nous ne voulons pas imaginer qu'un enfant qui fera une fellation au leader d'un gang trouvera du plaisir dans cette expérience. Il n'y a pas de différence entre le sexe et le viol lorsqu'une fille a dix ans. Toutefois, dans presque toutes les cultures de la rue, on trouve une « attitude consentante » chez les jeunes enfants maltraités sexuellement. Une partie de cette dynamique vient de l'envie de pouvoir et le besoin de survie. Bénéficier de la protection du chef de gang, ce n'est pas rien. Il y a aussi une composante idéologique. Dans l'occident postmoderne, le sexe est *le* plaisir par excellence. Même si c'est horrible ou abominable, nous définissons toujours le sexe comme quelque chose que nous voulons. Dans le monde underground de la vie de la rue, cette idéologie devient particulièrement perverse.

La question du plaisir nous ramène obligatoirement à celle du désir : nous ne voulons pas juste le plaisir, nous voulons le désir. Les drogues et le sexe dans la rue peuvent sembler peu satisfaisants, mais cela est vrai pour beaucoup d'expériences sexuelles, ainsi que pour l'alcool et le tabac. Ils n'apportent jamais la satisfaction recherchée, mais au lieu de nous sentir frustrés, nous en voulons toujours davantage.

2.5 La liberté

Même les enfants les mieux éduqués rêvent un jour de fuguer, particulièrement lorsque leur mère leur dit « non ». Pour l'enfant issu de la pauvreté, l'interdiction d'une mère est probablement l'un des liens qu'il n'a pas forcément envie de briser, comparé à la violence, au crime, à la pauvreté qui existent parallèlement... L'école est également ressentie comme une entrave à la liberté comme les regards lourds de significations des voisins. Dans les rues du centre, l'enfant a un avant-goût de cette liberté dont il rêve.

Pour la plupart des enfants, l'idée de la liberté est simple : personne ne peut dire « non ». Dans la rue, sans parents, prêtre, gang ou professeur, il est possible d'approcher ce rêve. A la maison, ils n'ont aucun pouvoir pour résister au contrôle de la famille, mais dans la rue ils ont le pouvoir d'y échapper. Les enfants malins arrivent à échapper à la police et aux travailleurs sociaux malgré tous les efforts des adultes.

Cette liberté est superficielle. Bien que l'enfant de la rue ait l'impression d'être libéré *du* « non » parental, il n'est pas libéré *de toutes les* contraintes. Il n'a pas besoin d'obéir aux autres, mais il ne peut pas faire tout ce qu'il veut : il ne peut pas devenir médecin, il ne peut pas jouer au football sur la « Plaza de Armas » et il ne peut pas se rendre en France, par exemple. Si l'on définit la liberté comme une rébellion, alors l'enfant de la rue est libre. Si l'on définit la liberté comme l'accès à de nouvelles possibilités, alors la rue offre bien peu de liberté.

Nous devrions retenir que la liberté ne peut être évaluée que par comparaison : dans le bidonville, l'enfant *a moins* de liberté que dans la rue. Après avoir vécu virtuellement enfermé dans une cabane de fortune d'un bidonville, l'enfant n'a pas tort de décrire la rue comme un endroit de liberté.

Une autre question mérite notre attention. Pourquoi l'enfant de la rue ne se rebelle-t-il pas contre l'injustice de la vie comme il le fait contre l'oppression de sa famille et du voisinage ? Il m'est difficile de répondre à cette question, mais je vais essayer de le faire plus loin dans cet essai, lorsque j'aborderai le sujet des organisations qui tentent de prendre au sérieux le discours relatif à la liberté.

2.0 Les aventures

Comment faire pour donner un sens à notre vie ? Dans une culture dominée par la télévision et Hollywood, le récit est devenu l'instrument par excellence pour atteindre cet objectif.¹⁹ Un enfant pauvre étudiera rarement la philosophie pour donner un sens à sa vie et la religion semble perdre du poids chaque année qui passe, particulièrement parmi les enfants en rébellion comme ceux qui vont choisir la rue. La narration est un moyen efficace pour donner un sens à notre vie et la rue ne manque pas d'histoires.

Utiliser les histoires comme technique pour construire un sens peut avoir un impact positif. Autrefois, le sens de la vie était transmis par des structures oppressives et verticales : un prêtre affirmait du haut de la chaire ce qu'était le sens de la vie. Les écoles de philosophie classique comme le stoïcisme ou l'Académie d'Aristote étaient des hauts lieux du dogmatisme.

« Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » Cette citation propose une signification unique pour tous, mais le message d'un film hollywoodien n'est pas aussi clair. Il n'a pas la clarté morale des fables d'Esopé. Dans notre monde postmoderne, nous avons besoin d'instruments narratifs pour construire le sens de notre vie. Nous sommes acteurs de ce processus.

Le problème est qu' Hollywood et la télévision offrent un nombre restreint d'outils narratifs. L'aventure, interprétée comme une croisade contre les méchants ou comme une quête du Graal donne un sens à la vie du héros. L'amour est un autre objectif valable dans la vie. Sur la voie qui mène à l'amour ou qui met une fin héroïque à la croisade, que trouvons-nous ? Le sexe et la violence.

¹⁹ Cette référence à Hollywood ne remet pas en question la narration comme moyen de donner un sens à sa vie. La Bible, une œuvre de Tolstoï ou de García Márquez peuvent avoir le même effet... Néanmoins, la majorité des enfants ne découvre pas la narration à travers *Anna Karenina*, mais plutôt *Star Wars*.

Dans la rue, le sexe et la violence sont omniprésents avec l'intensité hollywoodienne, ce qui permet aux enfants de la rue de croire que leurs vies sont passionnantes et importantes, qu'elles méritent d'être présentées sur le grand écran. Lorsque je travaillais avec des jeunes de la rue à New York City, les travailleurs sociaux plaisaient sur le fait que les vies des enfants étaient définies par « le drame et le traumatisme » et j'ai vu la même chose dans beaucoup d'autres pays. Les enfants veulent raconter leurs histoires à d'autres personnes, mais ils ont besoin d'aventure, comme matière première pour leurs récits.

Rappelons-nous que le récit n'est pas seulement un outil émotionnel, il est aussi le *gagne-pain* de l'enfant de la rue. Lorsqu'un enfant monte dans un bus pour mendier, il déclame sur un ton dramatique : « Mesdames et messieurs, veuillez m'excuser d'interrompre votre tranquillité, mais je suis un pauvre garçon et parce qu'il n'y avait pas suffisamment à manger à la maison pour mes petits frères et sœurs, je suis allé dans la rue pour vivre ma vie ... » ou « Excusez cette interruption, mais j'ai besoin de votre aide parce que mon beau-père m'a mis à la porte... » Se présenter tel un objet de pitié est une bonne affaire, les gens donnent plus d'argent et vous regardent généralement même dans les yeux. Une histoire puissante, qu'elle soit vraie ou fausse, permet à l'enfant de s'acheter de la nourriture, des vêtements et de quoi s'abriter.

Raconter des histoires permet de satisfaire les besoins émotionnels et matériels. Cette histoire émouvante lui fait croire que sa vie est intéressante et importante, de plus elle lui permet de gagner de l'argent. Mais quel est le contenu de cette histoire ? Quel est l'impact de cette histoire sur la vie de l'enfant ?

L'histoire la plus simple est celle de la victimisation. Le père est mort à la guerre civile et la mère n'a pas assez d'argent pour nourrir tous ses enfants. L'aîné est parti pour ne pas être un fardeau. La jeune-fille a fui dans la rue parce que son beau-père la violait. Un enfant pauvre vend des bonbons dans la rue pour aider sa famille. Il y a des histoires vraies que l'on retrouve dans tous les pays du monde. Il y a aussi des histoires *efficaces* qui inspirent la compassion et la générosité.

En occident, le récit considère toujours que la victime est innocente et noble : le Christ et les premiers martyrs chrétiens en sont l'archétype. La gauche de l'Amérique latine considère les Indiens comme innocents, nobles et victimes de l'empire espagnol et les habitants du tiers monde comme les innocentes victimes du capitalisme mondial. Dans les récits conservateurs, la souffrance de la mère est la preuve de sa valeur, et la misère du pauvre lui garantit sa place au paradis. Ces récits peuvent être hypocrites, mais ils mettent le doigt sur la relation étroite qui existe entre la souffrance et l'innocence. Les enfants de la rue utilisent ce rapprochement pour donner un sens à l'horreur de leur existence : parce qu'ils sont miséreux, ils sont forcément bons. Si vous avez un doute, observez de près le visage de l'enfant pendant qu'il raconte le récit de ses malheurs, vous y lirez du plaisir.

La rue apporte toujours l'aventure : échapper à la police, se moquer des riches, tomber amoureux, faire l'amour ou simplement trouver de la nourriture et un lit. Dans les cas extrêmes, l'enfant devient *niño viajero* (enfant voyageur) comme en Colombie. A Carthagène, sur la côte caribéenne, la majorité des enfants de la rue vient de Medellín ou Bogotá. Je leur ai demandé comment ils avaient fait le long voyage jusqu'à cette belle ville coloniale et ils m'ont raconté des histoires fascinantes de journées entières passées à marcher sur la route, de chauffeurs de camion ou de paysans locaux les ayant pris en stop. Ils ont traversé des zones contrôlées par la guérilla ou par l'*autodefensa* (aile droite de la guérilla), passé la nuit couchés sur le bas-côté de la route ou dans des bâtiments abandonnés. Ils sont extrêmement fiers de ces aventures et de leur capacité à survivre.

Les aventures vécues par certains enfants sont incroyables. Un garçon de dix ans m'a raconté son voyage en Amazonie, où il a nagé avec les dauphins roses. Il insistait sur le fait qu'ils étaient beaucoup plus sympas que les dauphins des Caraïbes, mais aussi beaucoup plus farouches. Comme il dormait dans la jungle, il avait appris à reconnaître le chant de différents oiseaux et imitait le loriot jaune et le toucan. Une fille de seize ans m'a raconté qu'elle avait visité toutes les villes de Colombie et comment elle avait échappé à la guérilla et à l'armée et ce qu'elle avait appris des gens rencontrés. Elle avait décidé de découvrir le monde et voulait se

rendre à Rio de Janeiro en autostop. J'ai rencontré un autre garçon qui avait embarqué clandestinement à bord d'un bateau et avait ainsi atteint Cadiz, en Espagne. Un autre s'était engagé avec des dealers de drogue parce qu'il voulait voir les Etats-Unis.

Dans chacun de ces cas, l'histoire donne un sens à la vie de l'enfant. Ils étaient flattés que je m'intéresse à leur existence et pensaient que leurs aventures donnaient un objectif et un sens à leur vie. Ils participaient tous à un programme destiné aux enfants de la rue, mais aucun n'envisageait de rester. Vivre dans un foyer d'accueil signifiait abandonner le sens qu'ils avaient trouvé dans le récit de leurs aventures.

Comme d'autres désirs qu'elle ne peut combler, la rue n'apporte pas de raison de vivre parfaite. Même s'il y a de l'aventure et une série d'événements excitants, il manque souvent une réelle intrigue. Cela ressemble plus à MTV qu'à un film, parce que les épisodes ne suivent aucune logique et qu'il est difficile de trouver une morale à l'histoire. En outre, il est vraiment dur d'imaginer une fin heureuse. Quoi qu'il en soit, l'histoire de la rue est plus palpitante que l'histoire du bidonville. C'est pourquoi, l'enfant continuera de chercher dans la rue des aventures qui donneront un sens à sa vie.

L'objectif de ces réflexions n'est pas de donner l'impression que la rue est un paradis. Une telle conclusion serait complètement erronée. Cependant, nous ne pouvons pas dire non plus que la rue est exclusivement synonyme de misère. Même si cela peut paraître étrange, dans la rue, l'enfant trouve du plaisir, une sorte de reconnaissance. Il y vit une histoire qui semble donner un sens à sa vie.

Penser que la rue n'est que misère n'est pas seulement une erreur académique. C'est une erreur qui génère des programmes qui ne répondent pas aux besoins et aux désirs existentiels des enfants de la rue. Si nous pensons que la rue n'offre que de la souffrance, nous concluons qu'il nous suffit de construire des

abris et que les enfants viendront. Il semble évident qu'un foyer, une école et une formation professionnelle valent mieux que la rue.

Malheureusement, cette réflexion apparemment « évidente » est erronée. Dans le prochain chapitre, je passe en revue les programmes qui prennent les désirs existentiels des enfants au sérieux et qui leur offrent une véritable alternative.

Partie 3

QUITTER LA RUE

Si un enfant part de chez lui pour répondre à ses désirs – recherche de liberté, plaisir, reconnaissance, etc. – qu’est-ce qui le poussera à abandonner sa vie dans la rue ? Les enfants proclament souvent qu’ils ne retourneront “jamais” chez eux, à cause de la violence, ou parce qu’ils associent un retour à la maison à un échec. Mais que leur faut-il pour penser que quitter la rue veut dire aller *en avant* et non en arrière ?

Dans certains cas, ces enfants et adolescents réussissent à quitter la rue par eux-mêmes. Une étude réalisée aux Etats-Unis démontre que la plupart des jeunes vivant dans les rues trouvent eux-mêmes une maison et un travail. Lorsque l’économie est forte ils arrivent à trouver un emploi et à louer un appartement avec des amis. Le soutien scolaire et les bourses des centres universitaires apportent également une aide dans ce processus.

En Amérique Latine, la situation est beaucoup plus compliquée car les enfants de dix ans ne peuvent pas louer un appartement et même pas avoir de l’argent. Les écoles servent très mal les pauvres; l’économie est à la fois plus rigide et plus informelle, et les conditions d’exclusion sont beaucoup plus importantes. Même si ces enfants décident eux-mêmes de quitter la rue, leur éducation et l’économie nationale leur en donnent rarement une opportunité.²⁰

Dans de telles circonstances, les organisations non gouvernementales (ONG) jouent un rôle essentiel. Tout au long de ce chapitre, je souhaite faire un

²⁰ Il y a, bien évidemment, des exceptions à la règle. Au Mexique, j’ai rencontré un groupe de jeunes hommes et femmes qui avaient construit un abri sous un pont. Ils partageaient cet abri avec d’autres jeunes et l’utilisaient comme **une espèce** de maison tournante où ils pouvaient vivre jusqu’à ce qu’ils aient gagné assez d’argent pour trouver un appartement.

éloge des programmes qui offrent des véritables alternatives à la rue en fournissant aux enfants un moyen de réaliser leurs désirs existentiels.

Ces organisations prennent les souhaits des jeunes très au sérieux ; elles distinguent en eux une voie qui les mènera vers une vie meilleure. Les ONG dont le travail sera développé ci-dessous, ne prétendent pas imposer “la belle vie” (une maison, une famille, du travail...). Elles offrent plutôt des options aux enfants pour qu’ils puissent construire leurs propres vies.

3.1 Quitter la rue à la recherche d'une reconnaissance

Quand les enfants décident de partir pour vivre dans la rue, ils sont à la recherche d'un miroir. Malheureusement, la plupart se rendent compte que ce miroir est plutôt embué. L'identité qu'ils trouvent dans le regard des personnes du centre-ville est liée à un sentiment de pitié, d'opprobre ou de peur. De nombreuses ONG présentent un succès en leur offrant d'autres miroirs et donc d'autres identités.

Cependant, d'autres programmes échouent également parce qu'ils ne comprennent pas que les enfants ne sont pas seulement à la recherche de reconnaissance : ils veulent être *reconnus* en tant qu'individus importants et indépendants. Beaucoup de gens travaillent avec les enfants des rues car ils souhaitent les "aider", ils les considèrent comme des victimes innocentes d'un monde cruel. Une telle attitude reconnaît peut-être l'enfant en tant que "sujet des droits humains" ou "enfant de Dieu", mais cela le définit également comme étant pauvre, simplet, et comme objet de pitié.

Lorsqu'un enfant s'enfuit, il ne recherche pas la pitié. Il souhaite une sorte de reconnaissance qui lui apportera fierté et confiance, et non une reconnaissance qui le définira comme victime. Ces enfants sont extrêmement talentueux et ils souhaitent que les gens les voient, qu'ils voient leur intelligence, leur force personnelle, leur courage, leur capacité à survivre...

Comment fonctionne le processus qui permet à un enfant d'être reconnu par ses atouts et non par ses faiblesses ?

Parmi des centaines d'ONG qui servent les enfants de la rue, il est possible de trouver plusieurs réponses exemplaires à cette question.

L'art

L'art représente un outil de reconnaissance très efficace, car il permet de changer la manière dont le grand public perçoit les enfants des rues. Soit à travers de la danse, de la peinture, de la musique, du théâtre, du cirque, etc., l'enfant ressent le regard social comme de l'admiration et non de l'humiliation. Ce qui importe, c'est que l'enfant qui appartenait auparavant au monde de la rue possède désormais un autre rôle social, une autre place dans la hiérarchie sociale. Il se crée ainsi une nouvelle identité qui lui permettra de trouver une vie hors de la rue.

La ville de Cali, en Colombie, nous propose un excellent exemple de ce phénomène. Un recensement effectué à la fin de l'année 2001 a découvert que 1240 garçons et 78 filles vivent dans les rues de Cali, la plupart en centre-ville, dans les quartiers riches au nord du Río Cali, ou près des feux de circulation des banlieues.²¹ Ils sont nombreux à gagner de l'argent aux feux où ils jonglent, crachent du feu, marchent sur des échasses, ou jouent au clown. Ils n'en tirent pas beaucoup d'argent car la Colombie actuelle possède très peu d'argent pour les mendiants, mais ils arrivent à survivre. Ce genre de travail fournit cependant une reconnaissance minimale : tant qu'ils travailleront aux feux, ils continueront à être pris pour des mendiants et des gamins des rues.

Basée à Cali, **Circo Para Todos (Le Cirque pour Tous)** est une école qui forme les enfants des rues et des bidonvilles au métier d'artiste du cirque. Sous le grand chapiteau de l'école, les enfants apprennent à jongler, marcher sur des échasses, faire le clown, et faire du monocycle. Après quatre années de formation au Circo Para Todos, les élèves deviennent des professionnels. Si ces clowns professionnels devaient travailler aux feux rouges, ils retrouveraient cependant leur rôle social de mendiant. Le but de Circo est non seulement de former des artistes, mais aussi de construire un climat de respect et de reconnaissance.

Quand les gens payent pour rentrer dans un chapiteau, quand ils s'assoient sur les bancs au lieu d'être dans une voiture, quand ils applaudissent... les choses

²¹ Données issues d'une étude de Bosconia-Cali non publiée.

sont différentes. L'enfant n'est plus un gamin de la rue qui sait jongler : il devient un *artiste* digne d'un droit d'admission. Son travail est vu avec des yeux envieux et non remplis de pitié. Ce n'est pas l'activité qui crée cette transformation, mais le chapiteau. Grâce à ce changement de contexte, l'enfant se voit et se reconnaît comme un être digne, capable, gracieux et drôle.

Cette expérience nous apprend que ce qui importe n'est pas simplement la reconnaissance, mais aussi le *respect*. L'espace physique du cirque permet et encourage les spectateurs à respecter l'enfant par son talent.

Autre exemple similaire, mais qui est davantage lié aux beaux-arts : la danse. **Colegio del Cuerpo** (Carthagène, Colombie) et **Projeto Axé** (Salvador, Brésil) sont des écoles de ballets pour les enfants de la rue et des bidonvilles. Les professeurs de danse sont des professionnels sérieux qui enseignent les techniques des Ballets Russes, de Martha Graham, et Alvin Ailey ; et les résultats sont remarquables. J'ai assisté à une classe de danse classique à El Salvador, ils dansaient tous sur ses pointes, avec une grâce et une souplesse remarquables : cette expérience fut absolument sublime. Le Colegio del Cuerpo connut un grand succès au Festival du Théâtre Ibéro américain de Bogotá : les chorégraphies et les danses des jeunes étaient parmi les plus belles et les plus originales que j'ai pu voir.

Les tonnerres d'applaudissement à la fin de la représentation du Colegio ne se donnait pas au fait que les danseurs étaient des réfugiés de guerre vivant dans les rues ou dans les bidonvilles de Carthagène – les spectateurs ne le savaient même pas. Ces applaudissements reconnaissent le talent de brillants danseurs. C'était un véritable signe de respect.

Quel est le stéréotype associé au ballet? Une ballerine russe cruelle et froide, ou peut-être, des spectateurs en smoking et robes de soirée. Au cours des entractes, la haute société se promène dans le hall, parle d'art, de philosophie et de politique. La danse est un art « supérieur », vraiment éloigné et différent de la vie d'un enfant de la rue. Ainsi, soudainement, ces jeunes danseurs se sont retrouvés sur un niveau

réservé à « l'art supérieur », occupant un rôle social qu'ils n'avaient jamais connu. Ils ont découvert une nouvelle source de respect.

Les applaudissements à la fin de la représentation m'ont appris une leçon importante. Au cours du ballet, les danseurs étaient des adultes professionnels, avec des corps musclés et des positions élégantes ; et au moment des applaudissements, ils redevinrent jeunes. Leurs épaules retombèrent légèrement, ils traînèrent les pieds, leurs corps devinrent fins et adolescents. A ce moment-là, on aurait pu presque croire qu'ils vivaient dans les quartiers les plus pauvres de Carthagène.

Grâce aux applaudissements, je me suis rendu compte que ce qui importe n'est pas le respect explicite (applaudissements, compliments, prix), mais le *respect imaginé*, autrement dit ce que nous imaginons que les autres pensent. Quand la lumière fut rallumée dans la salle de théâtre, le respect que les danseurs avaient ressenti devint presque réel ; les danseurs ressentirent presque de la honte. Lorsque le théâtre était dans le noir, les danseurs imaginaient les spectateurs, et comme nous le savons, l'imagination donne souvent une image plus nette et plus flatteuse.

Nous pouvons également décerner ce respect imaginaire dans les programmes américains conçus pour les jeunes des rues, où, jouer aux échecs est souvent un passe-temps quotidien. Les échecs, tout comme la danse classique, font partie de la vie intellectuelle des “personnes respectables”. Apprendre à jouer aux échecs n'est pas seulement un jeu ; cela donne accès à un autre rôle social, à un monde auparavant interdit. Lorsque je commençai à jouer aux échecs avec des adolescents des rues de New York, je pensais que ce serait génial pour le respect de soi : “ Regarde ! Je viens tout juste de battre un gars diplômé de Harvard ! ”

C'était vrai, mais quelque chose de plus important s'était passé: tout le monde sait que le jeu d'échecs est réservé aux gens intelligents; cela voulait dire que ces adolescents qui avaient appris à jouer aux échecs étaient intelligents. Ce “tout le monde” imaginaire a permis à mes adversaires de jeu de se voir différemment, de se définir comme un autre genre d'individu.

Si l'on souhaite parler de reconnaissance à travers l'art, quel meilleur moyen que le cinéma. Le **FOC** (Buenos Aires) est une école de cinéma pour les enfants des rues et des bidonvilles, où ils apprennent à devenir comédiens, scénaristes, cinématographes, et metteurs en scène. Ces jeunes deviennent des artistes et reçoivent la reconnaissance de la caméra. A **Taller de Vida** (Bogotá), les enfants réfugiés réalisent des documentaires à propos de leurs familles et de leurs communautés, et leur travail passe à la télévision chaque mois.

Dans ces deux cas-là, les enfants ne voient jamais le public qui les admire, mais ils ressentent une fois de plus le regard de ces spectateurs, et ils se sentent ainsi reconnus à leur juste valeur.

La reconnaissance des personnes riches ou du « grand public » représente une véritable force, mais l'art permet aussi de gagner le respect de ses proches. Le **Centro Comunitario Salgueiro** (à São Gonçalo, près de Rio de Janeiro) enseigne le théâtre aux enfants affiliés aux gangs et à ceux qui vivent dans les rues, mais les pièces ne sont pas jouées en centre-ville, et encore moins en Europe. Ici, les pièces sont interprétées au sein de la communauté : pour les parents, les enfants et les familles des jeunes comédiens.

Je fus très touché par ce que Maurício Camilo da Silva, directeur du programme, me raconta : “Après la représentation, je regardai le public et ils étaient tous en train de pleurer. Vous savez pourquoi ? C’était la première fois pour un bon nombre de ces parents qu’ils voyaient leurs enfants. Qu’ils les voyaient réellement, je veux dire. Ils passaient leur temps à travailler ou à regarder la télévision ; ils pensaient donc que leurs enfants représentaient un fardeau. Et soudain, la scène leur prouva que leurs enfants étaient bons et talentueux.” L’admiration des spectateurs est importante – et en particulier si ceux-ci sont des membres de la famille.

L'enseignement

Tout le monde pense que les enseignants sont les adultes et les enfants, les élèves. L'enfant apprend sous la direction d'un maître, et reconnaît ainsi son statut d'être inférieur qui ne pourra avancer qu'avec l'aide du professeur.

Beaucoup d'enfants acceptant ce régime de pouvoir, attendent patiemment l'âge adulte pour recevoir le respect et la reconnaissance que mérite tout être humain. Mais comme nous avons pu le voir, les enfants des rues refusent d'accepter le triste sort de la condition humaine ; il est donc peu probable qu'ils acceptent également l'injustice pédagogique.

Malheureusement, un enfant qui attend le respect et la reconnaissance ne pourra que rarement les trouver à l'école.²² Plusieurs ONG ont toutefois découvert que l'enseignement peut apporter un respect immense aux enfants des rues – non pas en les faisant apprendre, mais en les faisant enseigner à leurs pairs et aux adultes les leçons qu'ils ont tirées de la vie.

L'un des projets pédagogiques les plus intéressants est celui de **Taller de Vida** (Bogotá), où les enfants réfugiés, généralement des Indigènes ou des Noirs ayant fui la campagne à cause de la guerre civile, se rendent dans des écoles de classe moyenne ou supérieure pour leur enseigner la politique, l'histoire, et les conflits. Bogotá est un oasis de paix dans un pays en guerre. Par conséquent, les enfants riches connaissent très peu de la situation de leur pays, mais lorsque leurs professeurs sont des enfants qui ont vécu ce malheur, l'histoire de la Colombie devienne vivante.

Bogotá est une ville formelle et protocolaire où les Noirs et les réfugiés de la campagne sont vus d'un mauvais œil. Mais dans les écoles réservées à l'élite de Bogotá, ces enfants trouvent un respect et une puissance; ils jouent un nouveau rôle social.

²² Il faut se rappeler que dans ce contexte, le lien entre abandonner les études et faire une fugue est très étroit.

L'éducation sexuelle est un sujet commun abordé par les jeunes pour devenir enseignants.

A travers l'organisation **De Joven a Joven** (Cuernavaca, Mexique), les filles de la campagne voyagent de ville en ville pour éduquer leurs pairs sur les moyens de contraception, les maladies sexuellement transmissibles, le lien entre le sexe et l'amour et l'égalité des sexes. Les filles des écoles rurales étudient ainsi des sujets que leurs professeurs n'osaient pas aborder. Mais, une chose encore plus importante : les jeunes enseignantes sont respectées et reconnues comme étant cultivées et compétentes.

Il existe plein d'autres programmes qui utilisent la même méthodologie :

L'**ADEJUC** (Guatemala) poursuit un modèle similaire : les jeunes éducateurs ne se limitent pas à l'éducation sexuelle. Dans ce programme, les jeunes des campagnes et les Mayas apprennent à construire des systèmes d'assainissement, cultiver du maïs, fabriquer du fromage à partir de lait de chèvre. Une fois ces sujets sont maîtrisés, les jeunes hommes et femmes se rendent dans les campagnes pour enseigner aussi bien aux adultes qu'à leurs pairs. Ils transforment les infrastructures des communautés rurales, forment de nouveaux éducateurs, et font campagne en faveur des droits de l'homme.

Avec l'association **Monte Azul** (São Paulo), les jeunes apprennent le métier d'éducateur pour les enfants des premiers âges. Des jeunes filles proposent un service important aux mères qui travaillent, elles gagnent un salaire honnête, et apprennent un métier pour lequel il y aura toujours du travail. Et en tant qu'enseignantes, elles se sentent admirées et respectées par la communauté.

CEPED(Florianópolis, Brésil) propose une expérience totalement différente mais qui prouve également le pouvoir de ce modèle avec un programme de correspondance : les enfants des bidonvilles échangent des lettres avec des enfants d'Italie.

Ils parlent de leurs vies, du football sur la plage, de l'océan, de leurs cerfs-volants et de ce qu'ils font quotidiennement. Lorsqu'ils reçoivent une lettre de leurs

correspondants, ils sont souvent surpris d'être enviés par ces enfants italiens. "Lui ai-je réellement appris quelque chose? Il veut vraiment venir ici pour jouer au football à la plage ?" Les enfants brésiliens apprennent à apprécier leurs propres vies et à reconnaître leur propre bonheur.

Parmi les projets où les rôles d'enseignants et d'élèves sont inversés, celui de Melel Xojobal (San Cristobal de las Casas, Mexique) semble être le plus intéressant. Melel se consacre aux enfants issus de plusieurs groupes ethniques : Tzotzil, Tzeltal, Chol, Lacadón... La plupart sont des réfugiés des campagnes et beaucoup d'entre eux ne parlent pas espagnol. Chiapas est depuis longtemps touchée par le racisme et la discrimination. Et bien que les populations indigènes se sont habituées à être des victimes des Blancs riches, celles-ci se révoltent souvent contre cette oppression comme on a pu le voir lors de la rébellion zapatiste.

Un bon nombre de ces enfants ont eu de mauvaises expériences avec le gouvernement ; ils ont peur, à juste titre, du DIF (département relatif à la famille et à l'enfant) et s'interrogent sur les intentions des travailleurs sociaux. Le gouvernement a essayé de voler leurs terres et de détruire leur culture Il est donc difficile de fournir des services sociaux dans un contexte aussi difficile.

La solution proposée par Melel est extrêmement créative.²³ La moitié du personnel engagé sur ce programme n'est pas d'origine Maya et ne parle pas la langue, ce qui représente une barrière importante dans le processus de communication avec les enfants indigènes.

Pour pouvoir effectuer leur travail, les éducateurs doivent apprendre le maya ; Melel n'a pas un budget suffisant pour une formation aussi coûteuse. Ainsi, l'organisme a eu l'idée d'inviter les enfants mayas à devenir professeurs de langue : ces derniers enseignent aux adultes qui avaient fréquentés de prestigieuses universités.

Le contexte du pouvoir change instantanément. Les garçons et les filles qui étaient touchés par l'oppression et l'exclusion se retrouvent, soudain, dans une

²³ Shine a light et Melel sont entrés en partenariat et ont créé Indigenous Solutions Project, projet qui permettra de développer les outils nécessaires pour aider d'autres programmes à travailler avec des enfants et des jeunes indigènes. Pour plus d'informations, veuillez consulter www.shinealight.org

position de force et reçoivent le respect des autres. Ils deviennent des enseignants, enviés, respectés et estimés. Au cours de leurs vies, l'éducation avait toujours été synonyme d'oppression et de souffrance. Mais avec le programme de Melel, ils retrouvent un système éducatif qui les reconnaît par leur valeur et leurs connaissances.

On dit souvent que l'«éducation» est un moyen d'aller en avant, mais on interprète souvent ce terme de façon orthodoxe : les adultes éduquent les enfants. Cependant on apprécie le contraire dans ces exemples : lorsque les enfants enseignent à leurs pairs et aux adultes, ils commencent à trouver qui les aidera à sortir de la rue.

Malheureusement, j'ai vu très peu de programmes, voire aucun, se basant sur les connaissances acquises dans la rue par un enfant : Taller de Vida travaille avec des enfants réfugiés, ADEJUC avec des enfants de campagne, et les filles de De Joven a Joven n'ont jamais vécu dans la rue. Même les enfants de Melel travaillent dans la rue, mais rares sont ceux qui y vivent.

Pourtant, les enfants qui vivent dans la rue savent des choses que nous avons tous besoin d'apprendre. Prenons l'exemple de la Colombie : de nos jours, les enfants des rues font partie des gens ayant la possibilité de voyager librement dans le pays, sans avoir vraiment peur d'être kidnappés ou tués. Je parlais auparavant du garçon qui avait nagé avec les dauphins roses d'Amazonie et avec les marsouins des Caraïbes, et qui connaissait tous les noms des oiseaux de la Colombie. Il pourrait en apprendre beaucoup à ses pairs, et même aux adultes et biologistes !

Je pourrais en dire de même de cette jeune femme colombienne qui a voyagé dans toutes les grandes villes de son pays et qui est maintenant prête à partir au Brésil. Après avoir été prise en stop par quelques douzaines de routiers, elle comprit les relations entre hommes et femmes et apprit à se défendre mieux que toute féministe académique. Elle connaissait également la politique de tous les gangs et de la guérilla, comprenant ainsi ce qu'il fallait qu'elle dise pour passer au

travers des barrages routiers. Ces leçons ne pourraient-elles être utiles aux diplomates qui essaient de négocier la paix dans les pays en guerre ?

Il existe des centaines d'autres exemples : les connaissances en mathématiques des jeunes vendeurs de la rue, les compétences en administration commerciale des gangstas, l'esthétique visuelle des dessinateurs de graffiti, le sens du rythme des filles qui jouent du tambour. Comment une ONG peut-elle exploiter ce savoir et cette expertise ?

La politique

La politique est traditionnellement un lieu de reconnaissance sociale: le vote pour la bourgeoisie, ensuite pour les pauvres, les Noirs et les femmes représentaient l'inclusion de ces groupes dans le contrat social. Faire de la politique invite au regard des autres et peut ouvrir des portes vers le respect et la reconnaissance. Dans certains pays, la politique est un moyen permettant aux enfants des rues d'être reconnus.

Le cas le plus célèbre est, bien entendu, celui du **Movimiento Nacional de Meninos et Meninas de Rua** (le Mouvement National des Garçons et des Filles de la Rue), qui fut fondé pendant une période difficile de l'histoire brésilienne : au cours de la dictature répressive des années 1980. Le gouvernement réprima non seulement les voies en dissidence, mais il organisa également des escouades de la mort chargées de tuer chaque semaine des enfants de la rue.

Au cours des années suivantes, le MNMMR continua à s'agrandir et finit par inclure des milliers d'activistes. Ils manifestèrent à Brasilia et dans les capitales des états, protestèrent contre les brutalités policières, et parlèrent de leur triste sort dans le monde entier grâce aux agences de presse. Ils forcèrent finalement le gouvernement à prendre des mesures contre les milices chargées de tuer les enfants dans la rue. Lorsque la dictature s'effondra, le MNMMR proposa et fit passer l'ECA, une loi étant reconnue comme étant la plus progressive au monde.

Les résultats de ce mouvement sont saisissants et apportent une lueur d'espoir aux gens qui comme nous luttent pour les enfants marginalisés. Il y a également un autre point important à prendre en compte : la reconnaissance qu'ont gagnée ces enfants ayant participé au mouvement. Qu'ils aient manifesté ou parlé devant la mairie, chaque enfant a été amené à jouer un rôle important reconnu non seulement par le conseiller municipal qui dit "Qu'est-ce qu'elle est intelligente cette petite fille!" mais aussi par « tout le monde ». Cette reconnaissance a été mise en évidence par les caméras de télévision enregistrant les manifestations. Ayant participé à un événement historique important, les enfants savent qu'ils ont reçu le respect et la reconnaissance de l'histoire elle-même.

Le MNMMR travaille sur la scène nationale, mais d'autres groupes sont actifs au niveau local. **Transas do Corpo** (Goiânia, Brésil) forme des jeunes hommes et des jeunes femmes dans le métier d'éducateurs pour leurs pairs dans le domaine de la sexualité, en y ajoutant une note politique. Ils ne parlent pas seulement du SIDA et de la grossesse, mais aussi des droits des femmes et de la tolérance envers les homosexuels. Ils reçoivent donc ainsi la reconnaissance de leurs pairs en tant qu'enseignants, et ils savent également qu'ils font partie d'un mouvement fondamental qui apporte la justice au monde. Même si personne ne les admirait, ils se sentiraient malgré tout reconnus.

Un autre exemple du pouvoir de la politique locale: la collaboration entre le MNMMR et **Cecria** de Brazilia, où les ONG forment d'anciennes prostituées et victimes d'abus sexuels dans le métier d'éducatrices. Ces filles et jeunes femmes se rendent dans les *favelas* pour rencontrer les jeunes prostituées et les filles sujettes à la prostitution; elles assistent également aux réunions du conseil municipal de la ville pour faire pression en faveur des droits des filles. Elles associent leur expérience personnelle à la politique locale et, gagnent ainsi une reconnaissance de soi et de l'espoir pour leurs pairs.

Le programme le plus politique pour les enfants des rues est sûrement le projet **Projeto Meninos e Meninas de São Bernardo do Campo** dans la banlieue pauvre de São Paulo. Grâce à un travail de sensibilisation dans les *favelas* et dans les rues, les garçons et filles apprennent « comment fonctionne le monde » en utilisant des outils intellectuels de Marx, de l'École de Francfort, et la Théologie de la Libération. Une fois de plus, le fait d'être reconnu par le pouvoir public est important, et les organisateurs du programme sont ravis de voir certains de ces jeunes présenter leur candidature aux élections du conseil municipal. Mais le fait que ces enfants se sentent acteurs sur une scène historique mondiale, et comprennent leur propre rôle sur Terre est d'autant plus significatif.

L'éducation politique ne se fait pas forcément par le militantisme. Dans l'école de **MAMA**, les enfants et travailleurs des rues de Guadalajara, Mexique, étudient également ce qui se passe actuellement dans le monde. Il y a quelques années, les enfants furent abasourdis par les ouragans tragiques qui touchèrent l'Amérique Centrale : les éducateurs décidèrent alors de leur montrer comment collecter des aides pour les victimes du désastre. Depuis, chaque fois que les enfants entendent parler d'un désastre, ils collectent de l'argent pour les victimes et envoient des lettres aux enfants qui vivent dans les communautés touchées.

A **Benposta** (Bogotá, Colombie), on se rend compte que l'apprentissage de la démocratie se fait au travers de la reconnaissance et sans l'aide de personnes ou de forces extérieures. Les enfants de Benposta essayent de vivre dans la démocratie absolue : tous votent pour prendre des décisions importantes qui les affecteront. Les enfants reconnaissent clairement les dirigeants qu'ils ont choisis pour gérer le programme. Et ils se reconnaissent également eux-mêmes, car ils savent que leurs voix seront entendues lors des sessions plénières hebdomadaires de la communauté.

L'économie

Nous vivons dans un monde capitaliste où les riches sont reconnus par leur richesse, où le travail et l'argent définissent une personne. Les avocats et banquiers bénéficient d'un regard plus envieux que les vendeurs de la rue.

De nombreux programmes ont tenté d'utiliser l'économie comme un moyen de reconnaissance pour les enfants qui travaillent et vivent dans les rues.

Le nombre d'enfants qui doivent travailler pour supporter leurs familles et se supporter eux-mêmes est effrayant, et il est encore plus effrayant de savoir à quel point ils sont exploités. Les vendeurs de la rue doivent donner la majorité de leur profit aux intermédiaires ; les laveurs de pare-brise doivent payer à la mafia locale pour avoir le droit de travailler au coin de la rue ; les plus petits mendiants donnent souvent une grande partie de leur revenu aux membres du gang plus âgés en échange de leur protection.

Pour beaucoup d'ONG qui travaillent avec cette population, la question est de savoir comment vaincre cette exploitation. **MANTHOC** (Pérou) et **ONATs** (Paraguay) créent des syndicats d'enfants des rues, pour qu'ils puissent résister tous ensemble contre les intermédiaires et obtenir un meilleur prix pour leurs marchandises. Ils peuvent ainsi faire pression sur la police et défendre leurs droits humains et professionnels.

Les magazines vendus par les vendeurs de la rue de **La Luciérnaga** (la luciole) constituent une source importante de revenus, et ils éduquent également les gens de Córdoba, Argentine, sur la manière dont vivent les enfants des rues. Lorsque le magazine a été lancé, ses fondateurs se sont demandé « quelles activités peut faire un enfant dans la rue tout en conservant sa dignité? Quel type de travail est le plus respecté ? ». Ils trouvèrent une réponse dans la vente. Dans une ville industrielle telle que Córdoba, un enfant qui gagne sa vie en vendant de la marchandise obtient un certain respect de la part de ses pairs et des adultes. Les fondateurs du magazine virent en cette idée un moyen pour que les enfants qui travaillent et vivent dans les rues, gagnent le respect du public.

Ednica (ville de Mexico) se sert également de l'économie pour obtenir une reconnaissance des enfants des rues. On voit toujours des enfants mendier dans les marchés ouverts de la ville. Le travail d'Ednica consiste à sensibiliser les petits chefs d'entreprises locaux sur le fait qu'il vaut mieux donner du travail plutôt que de l'argent. En faisant un peu de nettoyage ou en effectuant autres tâches en échange d'argent, les enfants se sentent plus dignes.

Le lien le plus intéressant entre le travail et la reconnaissance est certainement **EDELAC- Quetzaltrekkers** (Quetzaltenango, Guatemala) : il s'agit d'un programme pour les enfants des rues financé par une agence de tourisme et de trekking. Quetzaltrekkers donne non seulement toutes ses recettes à EDELAC, mais en plus, elle forme les enfants au métier de guide de montagne. Dans une destination touristique telle que Quetzaltenango, cet emploi représente de l'argent, mais également le respect : les guides sont considérés comme les personnes les plus importantes de la communauté.

Dans chacun des cas ci-dessus, le principe est simple: apporter de la dignité au travail dans la rue. De cette manière, les garçons et les filles se sentent reconnus et capables d'aller de l'avant.

Religion

Les programmes religieux offrent une reconnaissance que les autres ONG ne peuvent pas offrir: imaginaire ou réelle, il s'agit de celle de Dieu.

Niños de la Luz (Caracas, Venezuela) a beaucoup réfléchi sur ce sujet. Un membre du personnel m'expliqua : "Notre objectif de base est d'éduquer les enfants et de leur faire savoir qu'ils sont importants. Importants à nos yeux et aux yeux de Dieu." Le problème, explique-il, est que la reconnaissance envers un individu ne suffira jamais : c'est clair que c'est bien de recevoir des compliments et de voir le public applaudir, mais disparaissent au bout d'un certain moment. Et nous avons toujours un doute à l'esprit : le public applaudit-il parce qu'il a apprécié le spectacle ou bien parce qu'il ressent de la pitié pour les enfants des rues ?

En revanche, d'après de nombreuses religions, rien n'a plus de valeur que savoir que la reconnaissance et l'amour de Dieu. Dieu ne disparaît pas, ne trahit pas, et c'est ce qui fait que la vie vaut le coup d'être vécue.

Le caractère exclusif de cette attitude représente, bien entendu, son plus grand risque : "Dieu m'accorde sa reconnaissance car j'ai la foi, mais pas à toi car tu es infidèle!" Le programme pentecôtiste de **Misión la Vid** (Barranquilla, Colombie) attaque le problème de manière directe, en considérant l'amour de Dieu comme étant non exclusif. Pour les bénévoles qui travaillent sur ce programme, faire partie des gens de Dieu ne signifie pas prêcher mais servir d'exemple pour l'amour de Dieu. De cette façon, ils se sentent reconnus (en effectuant le travail de Dieu) et apportent également de la reconnaissance aux autres (en partageant son amour avec eux).

3.2 Quitter la rue à la recherche du plaisir

Les travailleurs sociaux pensent souvent que leur rôle consiste à aider les gens à surmonter leurs souffrances. Les enfants des rues ont cependant d'autres motivations dans la vie. Ils ne cherchent pas nécessairement à échapper à la misère, ils espèrent trouver quelque chose d'autre, et ils sont prêts à souffrir beaucoup pour obtenir ce qu'ils veulent. Un lit et de la nourriture ne suffisent pas tout simplement à pousser un enfant à changer sa vie : il s'est installé dans la rue pour y trouver plaisir et divertissement, et il n'abandonnera pas sa quête aussi facilement.

“Désir” et “plaisir” possèdent peut-être une connotation négative, mais les enfants n'intériorisent pas cette connotation autant que les adultes, et ils sont souvent très honnêtes par rapport à ce qu'ils recherchent dans la rue : ils veulent s'amuser. Malheureusement, les plaisirs de la rue sont souvent dangereux et rarement amusants : les enfants des rues deviennent dépendants de la drogue, les rapports sexuels avec de nombreux partenaires entraînent des MTS, et même s'il est sympa de jouer au foot dans le parc, un genou égratigné peut provoquer une infection.

Dans la culture occidentale, nous associons l'enfance au jeu, ce qui fait que de nombreux programmes ont décidé d'utiliser le plaisir pour attirer les enfants : ils proposent des matchs de foot, films le mardi après-midi, sortie à la piscine...

Cependant, la plupart de ces programmes voient le jeu comme un moyen de séduire les enfants. Peu d'ONG ont compris que le plaisir constitue un élément fondamental pour une vie complète et qu'il permet de satisfaire les besoins existentiels.

Dans ce chapitre, je souhaite analyser la manière dont certaines ONG ont réussi à intégrer le jeu dans leur programmation: non seulement comme outil de séduction mais aussi comme un moyen de voir au-delà de la rue.

La pédagogie du désir

Maria Eneide Teixeira m'a expliqué le concept de base des programmes qui mettent l'accent sur le jeu et le désir : "Aucun enfant ne va pas dans la rue pour se soumettre à de nouvelles règles ou aller à l'école. Alors pourquoi continuons-nous à leur infliger des règles et l'école ? Nous devons leur offrir quelque chose qu'ils aiment." Pour cette raison, Teixeira créa **Circo de Tudo Mundo** (Belo Horizonte, Brésil) : tout y est « récréatif » dans le sens le plus profond du terme. Le jeu est un élément fondamental pour la récréation de l'être humain et la reconstruction d'une vie en dehors de la rue. De façon plus concrète, les enfants y apprennent l'art du cirque.

Projeto Axé (Salvador da Bahia, Brésil) utilise cette idée dans le sens théorique. Axé s'est rendu compte que le désir n'est pas simplement acquis, mais qu'il se construit au travers de la culture, de la famille, et de l'imagination. Et, pour cette raison, il s'est engagé à enseigner de nouveaux désirs et de nouveaux plaisirs, et à utiliser ces nouveaux désirs comme moyens de participation à la société. Au lieu des plaisirs de la rue tels que le sexe et la drogue, ce projet propose de la danse, de la musique et de l'art.

Axé sait parfaitement que l'exclusion est l'expérience première des enfants des rues : ils ne peuvent pas participer à la vie économique et sociale.

Ils sont invisibles, et s'ils sont vus, ils sont pris pour de la "racaille". Ils ne correspondent pas à notre vision du monde, autrement dit celle des enfants qui devraient être à la maison et à l'école ; ils sont par conséquent ignorés ou dépréciés.

Quels sont donc les plaisirs disponibles pour les enfants exclus? Le sexe, la drogue, le vol, l'aventure. Les enfants recherchent ces plaisirs, mais il s'agit de plaisirs pauvres, dangereux et peu satisfaisants. Ainsi, Axé s'est engagé à trouver de

nouveaux plaisirs et désirs qui donneront un espoir d'intégration à ces enfants dans la société qui les rejetait jusqu'à présent.

Lorsque l'on parle d'"intégration", on parle également de reconnaissance, comme vous avez pu lire dans les perspectives développées dans le chapitre précédent. Pour Axé, il existe une autre dynamique : la "Pédagogie du Désir", qui permet d'apprendre aux enfants à attendre plus de la vie. Ils apprennent à ne pas vouloir seulement les brefs plaisirs de la rue, mais aussi à désirer une nouvelle vie. Lorsqu'ils apprennent à danser ou à faire du tambour, ils voient de nouvelles opportunités qui sont à la fois divertissantes et épanouissantes. Et grâce aux connexions que possède Axé dans le secteur de la culture, au Salvador, leurs nouveaux désirs leur permettent également d'en faire un gagne-pain, en dansant dans une troupe professionnelle ou en jouant dans un groupe de musique.

On note ici une différence importante entre la Pédagogie du Désir et les autres programmes qui utilisent simplement l'amusement pour inviter les enfants à participer à leur programme. Pour Axé, le loisir est le fondement du programme : il ne s'agit pas d'un outil éducatif, mais de l'éducation en soit.

Le plaisir d'apprendre

Le plaisir peut devenir éducatif, mais l'éducation ne peut pas devenir plaisante. "Apprendre par le jeu" est devenu le refrain de nombreuses ONG, en particulier celles qui travaillent avec les plus jeunes enfants des rues.

La **Fundación Ximena Rico** est une école maternelle pour les enfants originaires de l'un des bidonvilles les plus violents de Medellín : la situation est tellement mauvaise dans ce quartier qu'elle pousse de nombreux enfants à vivre dans les rues. Dans cette école, les élèves passent leur temps à jouer : sport, jouets, jeux de société...et ces jeux sont toujours éducatifs. Ils apprennent le mouvement, la dextérité, les relations personnelles, de nouveaux

modèles de pensée. La **Fundación Vivan los Niños** effectue le même travail mais dans les rues de Medellín, avec les enfants des vendeurs de la rue. Je pourrais vous présenter bien d'autres exemples avec le même principe.

Il existe une longue tradition d'éducation ludique avec les jeunes enfants, souvent inspirée par Maria Montessori, mais les choses deviennent plus compliquées lorsqu'il s'agit d'enfants et d'adolescents plus âgés. Dans la plupart des cas, l'éducation pour ces derniers revient vers des méthodes plus orthodoxes : des écoles et programmes de formation professionnelle. Nous avons tendance à penser que ces enfants ont passé l'âge de jouer, et qu'ils sont prêts à se consacrer plus sérieusement aux études. Cela est parfois vrai ; d'autres fois, ça ne l'est pas.

El Caracol travaille dans la ville de Mexico avec des adolescents et des enfants ayant vécu pendant longtemps dans la rue et ayant pris des habitudes dangereuses. L'éducation peut les amener vers une nouvelle vie, mais il est avant tout nécessaire de les garder en vie : comment peut-on se protéger contre le SIDA, comment échapper aux milices, comment empêcher une overdose de drogue.

Ces enfants doivent être éduqués par rapport au sexe, aux drogues et à la santé, mais ils ne montrent absolument pas aucun désir d'apprendre dans un cadre formel.

Comment peut-on alors aider ces enfants à apprendre ? El Caracol se sert de la haute technologie et de la culture pop pour les attirer. Après avoir réussi à acquérir la confiance d'un groupe de la rue, les éducateurs se rendent sur leurs lieux de prédilection – des édifices abandonnés, des ponts, des terrains abandonnés – avec un ordinateur portable et une présentation Powerpoint. Art, bandes dessinées, marionnettes, dessins animés – ils utilisent tout ce que la culture pop déclare intéressant et intègrent un message concernant les rapports sexuels protégés, la diminution de l'utilisation nuisible de drogues, les relations de couple sans violence... Les classes portant sur la drogue ont lieu dans des endroits où les enfants ont l'habitude de se défoncer ; les classes concernant l'éducation sexuelle ont lieu dans les endroits où les enfants ont des rapports sexuels. Ainsi, même les

enfants qui ont le cerveau endommagé par la consommation excessive de cannabis sont amenés à s'en rappeler.

Les éducateurs d'El Caracol n'offrent rien de plus que du respect et du divertissement, mais les enfants viennent malgré tout. Ils viennent parce que les classes sont divertissantes ; mais grâce à ces animations, ils apprennent également.

Le Sport

Au Venezuela, les gens sont fous de baseball et de basketball. Alors que les travailleurs sociaux de proximité se munissent d'un ballon de football au Brésil ou en Colombie, ceux de Caracas apportent gants, battes et balles de baseball.

Pour de nombreuses ONG vénézuéliennes, le sport n'est pas limité à un programme de proximité dans les rues ; il s'agit plutôt d'un moyen de structurer l'éducation dans les foyers et il sert également à empêcher les jeunes de devenir des sans abri.

La Asociación Apoyo a un Niño (Caracas) sponsorise une équipe de baseball pour des enfants qui vivent sans foyers. Ils s'entraînent tous les jours, et chaque week-end ils rencontrent d'autres équipes faisant partie de la ligue de la ville pour un match sérieux. Leurs adversaires proviennent de quartiers riches ou pauvres, mais ils jouent d'égal à égal avec les enfants des rues. L'entraîneur explique que cette équipe offre de nombreux avantages aux enfants, y compris discipline, amitié, et divertissement. Mais ce qui importe le plus c'est que sur le terrain, ils savent qu'ils sont égaux aux autres enfants. Gagner un match contre des enfants riches qui portent des uniformes sophistiqués montre que l'engagement et le désir peuvent surpasser toute classe sociale.

Pour **La Asociación Muchachos de la Calle** (Caracas), le sport sert à empêcher aux jeunes de devenir des sans abri. L'association possède un centre d'accueil dans l'un des quartiers les plus pauvres de Caracas, où de nombreux enfants rêvent d'une vie ailleurs, de la vie qu'ils pourraient mener dans la rue.

Le basketball les motive à rester : tant qu'ils vivront avec leurs parents, ils pourront jouer dans la grande ligue ; s'ils décident de quitter leur maison, ils abandonneront également le basketball. J'ai demandé aux enfants s'il y avait quelque chose en particulier qu'ils aimaient là où ils vivaient, et ils répondirent, "Bien sûr. Notre équipe, nos amis..."

Lorsque la **ville de Mendoza** (Argentine) décida de réorienter l'utilisation de ses ressources et de passer du travail de proximité à la prévention pour empêcher les jeunes de devenir des sans abri, elle investit son argent à la création des ligues de football dans les quartiers marginalisés.

Les enfants eurent alors soudainement une raison de rester chez eux. Le nombre d'enfants dans les rues connut une chute de 80%.²⁴

Il est dommage qu'une grande partie du travail effectué par le sport se dirige uniquement aux garçons. Même si cette situation est en train de changer peu à peu, la plupart d'entre nous négligeons de parler des sexes lorsqu'il s'agit de sport. Quel programme pourrait apporter les mêmes services aux filles ? Existe-t-il d'autres options qui leur conviendraient ?

Les limites du plaisir

La plupart de programmes travaillant avec les enfants des rues ne sont pas capables de financer le voyage d'une troupe de danse en Europe, comme le fait Axé, et un bon nombre de grandes villes ne bénéficient pas de ligues sportives comme à Mendoza ou Caracas. Nous devons donc nous interroger pour savoir si les programmes de loisirs représentent un réel bénéfice ou s'ils ne font qu'"enraciner" les enfants des rues encore plus.

La **Vicaria Sur** (Santiago, Chili) possède très peu d'argent, mais elle se bénéficie de l'engagement de nombreux bénévoles, certains d'entre eux sont d'anciens enfants-travailleurs de la rue. Les soirs et les week-ends, les bénévoles se

²⁴ Il faut ajouter que la ville fournit également d'autres nouveaux services dans les bidonvilles, y compris une meilleure éducation, un suivi psychologique, de la nourriture, etc. Le football n'était pas la seule raison de rester!

rendent dans les rues pour parler aux enfants, partager un chocolat chaud, jouer au football ou fabriquer des cerfs-volants... Le groupe ne possède pas les ressources nécessaires pour ouvrir un foyer ou lancer un programme de formation professionnelle ; seul, il ne réussira pas à sortir les enfants des rues.

La question est donc : en amenant le plaisir dans la rue, même si ce n'est que de manière limitée avec la fabrication de cerfs-volants et le football, pensez-vous que Vicaria empêche les enfants de quitter la rue en rendant leur choix plus difficile ? L'association rend-elle la rue plus attrayante ?

Pour moi, il est évident que la réponse est "non". Jouer au foot avec un adolescent bénévole n'est pas uniquement un plaisir de la rue. Il en est de même pour la fabrication d'un cerf-volant, qui peut amener l'enfant à se rappeler d'une balade dans le parc avec son grand-père. Ces activités ont peut-être lieu *dans* la rue, mais elles ne proviennent pas *de* la rue. En réalité, elles peuvent peut-être rappeler aux enfants d'autres moments de bonheur et leur montrer le chemin vers une vie accomplie.

3.3 Quitter la rue à la recherche de biens de consommation

Je dois admettre que je n'aime pas particulièrement ce sujet. Je pense que l'un des problèmes majeurs du contemporain et l'une des raisons principales qui pousse les jeunes à adopter une vie sans abri, est la culture de la consommation. On peut définir la recherche de liberté et de reconnaissance comme une vertu, mais je trouve plus difficile de louer la consommation de masse.

Nous devons toutefois admettre qu'un bon nombre d'enfants voient la rue comme un moyen de participer à la culture de la consommation : ils veulent des chaussures Nike et des vêtements Tommy Hilfiger, et ils savent parfaitement qu'ils ne les obtiendront pas dans les bidonvilles dans lesquels ils vivent. La télévision leur a fait briller les joies de ces objets ; ils partent donc dans les rues du centre-ville, où les baskets flambantes neuves sont exposées derrière les vitrines des magasins.

Les réponses à ce désir peuvent être divisées en deux catégories : la première consiste à former les jeunes pour qu'ils puissent atteindre une vie meilleure et accéder à ces biens de consommation. La deuxième réponse essaye d'éduquer les enfants sur le fétichisme des biens de consommation et sur la manière dont ils sont manipulés par la publicité. Je pense que les meilleurs programmes arrivent à conserver un équilibre fragile entre ces deux stratégies.

Gagner sa vie

Le modèle traditionnel d'aide aux enfants des rues a toujours mis en valeur la formation professionnelle : si nous pensons que les enfants partent de chez eux à cause de la pauvreté de leurs familles, nous espérons leur offrir des outils qui leur

permettront d'accéder à une autre classe économique. Un charpentier ou un soudeur ne deviendra jamais riche, mais il a les moyens de s'acheter une maison et de fournir de la nourriture et des vêtements à sa famille : cette vie est certainement meilleure que celle d'un mendiant ou d'un vendeur de la rue. Ainsi, le modèle de Bosconia (Bogotá, Colombie) a été copié dans plusieurs régions d'Amérique Latine et permet aux enfants d'être formés dans divers milieux professionnels.

La formation professionnelle est parfaite pour certains enfants des rues: s'ils souhaitent avoir une bonne vie de moyen niveau, ils peuvent la trouver de cette façon. Nous devons cependant reconnaître deux problèmes essentiels : tout d'abord, dans une économie mondialisée, il coûte moins cher d'acheter une chemise d'Indonésie que de la fabriquer en Argentine. Il y a donc peu de travail pour les charpentiers et les tailleurs.

Le deuxième problème est beaucoup plus fondamental. De nombreux enfants refusent de quitter les bidonvilles dans l'espoir d'obtenir une vie de tous les jours classique, dans la classe moyenne ou populaire. Ils souhaitent obtenir tout ce que le capitalisme leur a promis : une grande maison, une BMW, des vêtements de marque. Cette vie est inaccessible pour un soudeur, et donc, par conséquent, une formation professionnelle dans ce domaine peut sembler inintéressante aux enfants des rues les plus ambitieux.

Les enfants savent aussi que la formation est synonyme de retard, ils vont devoir attendre, alors que s'ils passent leurs journées dans la rue à vendre ou mendier – ou se lancer dans le trafic de drogue – ils peuvent gagner de l'argent et accéder aux choses de façon immédiate.

La **Fundación Niños de los Andes** (Bogotá) propose à quelques enfants des changements de vie plus spectaculaires. Jaime Jaramillo, fondateur du programme, homme d'affaires et ingénieur dans le secteur du pétrole, connaît des hommes et des femmes d'affaires partout dans le monde. Il s'est servi de son influence pour obtenir de bons emplois à de nombreux enfants qui vivaient auparavant dans la rue : l'un d'entre eux a même réussi à obtenir une bourse de tennis pour étudier en Floride. Cette option ne sera malheureusement possible que

pour une faible partie d'enfants chanceux. Je ne pense pas que cela devienne une solution globale.

Je pense que le programme de développement économique le mieux conçu est celui de **La Luciérnaga** (Córdoba, Argentine) : les enfants qui travaillent produisent et vendent un magazine mensuel. Ils le vendent pour un dollar, qui se transforme ensuite en salaire dans un pays en pleine crise économique. Le magazine étant syndicalisé, les enfants apprennent l'organisation du travail et la défense de leurs droits. Les vendeurs ont également accepté par vote de donner 25% de leurs recettes à une école où ils peuvent apprendre les bases d'une nouvelle vie et où ils peuvent aussi apprendre à dépenser et investir leur argent. Lorsqu'ils comprennent comment fonctionne l'économie, peu d'enfants gaspillent leur argent avec du Nike ou du McDonalds.

Offrir d'autres biens

Malgré l'efficacité de la formation professionnelle, nous devons admettre qu'il existera toujours un chemin plus court et plus facile vers les biens de consommation: les gangs et trafiquants de drogue offriront un bon salaire en échange d'un travail en tant que mule, tueur à gages ou voyou. Les programmes pour les enfants des rues doivent donc choisir entre deux options : soit travailler avec des enfants qui ont décidé de rejeter l'argent facile, soit déconstruire ce désir pour les biens matériels.

En offrant des réponses à d'autres besoins existentiels fondamentaux – tels que la liberté, la reconnaissance, le plaisir – les ONG peuvent aider à contrecarrer l'idée qu'acheter permet d'avoir une vie accomplie. Cette stratégie est particulièrement efficace quand on réalise que le désir du consommateur n'est vraiment qu'un désir de prestige et de pouvoir. Si le véritable objectif de Nike est de faire en sorte que les autres vous envient, n'y a-t-il pas de meilleurs moyens ?

Il existe également des programmes qui s'attaquent directement à l'idéologie de la culture de la consommation. Au cours des ateliers sur le "Fonctionnement du monde" de **El Projeto Meninos e Meninas São Bernardo do Campo** (São Paulo), les enfants apprennent comment un produit devient un fétiche, et comment la consommation est devenue nécessaire pour que le capitalisme fonctionne. Nike utilise une main d'œuvre chinoise pas chère pour fabriquer ses baskets, ensuite elle vend celles-ci avec une majoration exorbitante à d'autres personnes pauvres. Ces dernières souhaitent tellement les acquérir qu'elles acceptent cette oppression. Ces ateliers ne visent pas à mettre fin au besoin de consommer – après tout, nous avons tous besoin de manger - ; ils s'attaquent à la manière dont le marketing construit nos besoins.

Selon le programme, l'activisme est le meilleur moyen d'échapper à la culture de la consommation.

D'autres organismes se servent de l'éthique pour remettre en question la consommation de masse. De nombreuses personnes religieuses pensent que la culture de la consommation est de l'idolâtrie, car les gens aiment plus les choses que Dieu. Le programme pentecôtiste **Los Círculos Infantiles por la Paz** (Maracaibo, Venezuela) essaye de remplacer le désir des choses par un désir de paix, justice et famille.

Malgré la réflexion créative visant le problème du désir de consommer, je n'ai pas encore vu des programmes qui attaquent le paradoxe de base de la culture de la consommation : nous souhaitons *obtenir* plus de ce que nous ne souhaitons *avoir*. Dans la rue, cette dynamique est particulièrement évidente : un enfant ne pourra jamais garder une paire de tennis neuve, mais il souhaite quasiment toujours les obtenir.

Nous devrions nous concentrer sur un autre type de désir de même dynamique : la curiosité. On veut *apprendre* plus que l'on ne veut *savoir*. La curiosité est, bien évidemment, forte pendant l'enfance et l'adolescence. Il serait donc bien

d'imaginer un programme qui remplace le désir d'obtenir des choses par le désir d'apprendre.

3.4 Quitter la rue à la recherche d'un sens de la vie

Beaucoup de personnes condamnent la vie postmoderne pour son manque de signification, et la vie des bidonvilles n'échappe pas à cette logique. Nous n'avons ni le temps ni les ressources pour réfléchir aux "grandes questions". Dans la culture occidentale, nous avons toujours utilisé la philosophie, la littérature et la religion comme des moyens de réflexion sur ces problèmes, mais ces trois types de ressources sont absents dans les bidonvilles. Les bibliothèques n'existent pas, et la télévision a remplacé le livre comme le moyen de narration primaire. Les écoles manquent de financement – de nombreux enfants quittent l'école sans savoir comment lire, et la "réforme éducative" pousse les écoles à orienter l'éducation vers la formation professionnelle. Peu d'églises osent faire face à la violence des bidonvilles, et même celles qui le font sont peu attractives pour les enfants pauvres et rebelles.

Et pourtant, dans les bidonvilles, il est vital de trouver un sens à sa vie pour pouvoir survivre et être heureux. La mort est tout le temps présente. La politique offre peu d'espoir. Le marché noir, sur lequel travaillent les pauvres, ne fournira jamais un moyen pour sortir de la pauvreté – et il n'aide certainement pas les gens à se sentir importants.

Beaucoup d'adultes se résigneront à cette triste réalité, mais les enfants y résistent. Ils veulent autre chose, une raison de vivre. La rue, avec ses aventures, le sexe, la drogue, et ses dangers, séduit les enfants en leur donnant la possibilité de s'impliquer dans leurs histoires.

On entend toutes sortes d'histoires dans la rue et un grand nombre de "morales de l'histoire", mais elles ont toutes une chose en commun : les enfants des rues se définissent comme étant courageux, forts et intelligents. Je me rappelle d'un

jeune homme qui vivait dans les rues de New York : “Lorsque l’apocalypse arrivera, je m’en sortirai mieux que toi ”, me dit-il. “Je sais comment survivre. Si nous étions tous les deux abandonnés dans la jungle profonde, qui en ressortirait?” Beaucoup d’enfants des rues sont heureux car ils ont eu le courage de chercher une autre vie, alors que d’autres sont fiers de leur liberté.

Cependant, ne soyons pas aveuglément optimistes : la morale de l’histoire peut aussi être terrible : “Je ne pouvais plus supporter l’abus que mon père nous infligeait, j’ai donc dû abandonner maman... Je suis vraiment un con!”ou “Je suis tout simplement un salaud. J’ai fugué pour aller chercher de la drogue.” Ou encore, “Ma mère m’a mis à la porte, mais je le méritais, parce que je battais sans arrêt ma petite sœur.” Beaucoup d’enfants trouvent qu’il est plus facile de tenir le coup dans la rue lorsqu’ils la considèrent comme une punition méritée pour les péchés qu’ils ont commis.

Le récit et l’aventure représentent les briques qui permettent aux enfants de construire un sens à leur vie. Quelques programmes ont trouvé des moyens d’enseigner l’art de la narration pour que les enfants puissent trouver leurs propres significations, pendant que les autres essayent de créer de nouvelles histoires dans lesquelles ils peuvent se reconnaître.

La thérapie narrative

Le lien le plus évident entre les histoires et le sens à la vie découle de la Thérapie Narrative, qui fut tout d’abord développée par l’Australien Michael White. Le thérapeute écoute le récit du patient, puis il utilise des techniques de la narration pour reconstruire l’histoire. Par exemple, lorsqu’un enfant dit à un thérapeute: “Je ne pouvais plus supporter l’abus que mon père nous infligeait, j’ai dû donc abandonner maman... Je suis vraiment un con!”, ce dernier peut l’aider à

interpréter cette histoire pour montrer à l'enfant à quel point il aime sa mère, et à quel point il était difficile de lutter contre son père... La morale n'est plus : "Je l'ai quittée, je suis donc un con," mais "Je me suis battu et encore battu car je suis fort, mais au final, j'ai perdu."

Les thérapeutes de la narration ont découvert que toute histoire possède un noyau qui donne un sens à l'ensemble, une synecdoque où une partie représente en fait le tout. Imaginez une fille qui a un rapport sexuel une seule fois avec un gang local. Au lieu de se rappeler des bonnes choses qu'elle a effectuées au cours de sa vie – à quel point elle est gentille avec sa grand-mère, à quel point elle a peur pour son petit frère, comment elle a pu aider l'école confessionnelle – une seule erreur finit par représenter toute sa vie. Le travail du thérapeute est de trouver d'autres noyaux, d'autres histoires qui seront davantage représentatifs du tout.

L'art de raconter des histoires est très présent dans nos vies, dès feuilletons aux films d'Hollywood en passant par le journal télévisé, mais les genres d'histoires sont limités : histoires d'amour, de vengeance, la quête du Saint-Graal, les histoires de guerre...

Chaque jour, nous perdons une partie de la diversité des histoires : où sont les tragédies ? Quand a été la dernière fois où nous avons vu un film dans le lequel le "bon" a perdu ? Et l'ambiguïté morale ? Mis-à-part en Colombie et à Puerto Rico, il est difficile de trouver des tragicomédies qui nous apprennent à rire face à la souffrance. Il nous reste donc qu'un faible nombre d'histoires à raconter, des histoires qui parlent souvent de sexe et de violence. La thérapie narrative essaye de rétablir les autres moyens de raconter des histoires.

Bien que la thérapie narrative a été très efficace avec les enfants des rues, peu d'organisations ont osé la mettre en œuvre. Elle eut un grand succès pendant quelques années aux **Youth Shelters and Family Services** (Santa Fe, Nouveau Mexique, USA), mais les programmes novateurs ne survivent pas longtemps aux Etats-Unis. Les problèmes de bureaucratie et de financement obligèrent l'agence à adapter une méthodologie plus traditionnelle. En Amérique Latine, les coûts font

que peu de programmes soient capables de mener des thérapies quoique soit le type, je n'ai pas assisté à l'application de cette méthode.

AIACOM (Rio de Janeiro) propose une alternative intéressante: les éducateurs proposent des ateliers sur la manière de raconter une histoire, de construire une intrigue, un dialogue, un thème... Les enfants des bidonvilles locaux apprennent à réfléchir en profondeur et à raconter leurs propres histoires, pour ensuite les partager avec leurs pairs et leurs familles. Dans le processus, les enfants sont capables de redéfinir leur propre identité. Le modèle possède un effet multiplicateur puisque les enfants reviennent vers leurs communautés et familles et leur racontent leurs histoires. De cette façon, les autres apprennent les mêmes techniques de narration.

L'Amérique Latine possède une longue tradition dans l'art de raconter: en lisant García Márquez, Lispector, ou Paz, on peut noter un hybride créatif des techniques européennes, africaines et amérindiennes ; mais l'on peut également noter une hybridation similaire lorsque l'on écoute un ancien raconter des histoires sur un banc dans un parc. Malheureusement, cette grande tradition est en train de disparaître, victime de la télévision et de la rupture des communautés. **Ediac** (Ville de Mexico) et l'**ACJ** (Bogotá) travaillent avec des familles de communautés pauvres pour renforcer cette tradition. Ces associations montrent aux mères l'importance de raconter et de lire des histoires à leurs enfants, et comment construire une appartenance et une identité -, et pour les familles de réfugiés et de migrants, ce travail est d'importance prépondérante. **Acción Educativa** (Santa Fe, Argentine) possède un chariot de livres qui voyage dans tous les bidonvilles de la ville, pour aider les parents à faire la lecture à leurs enfants, à établir une connexion avec la culture, et défendre "le droit des enfants à la littérature."

Nous ne devrions pas limiter la narration aux mots : les jeunes danseurs du **Colegio del Cuerpo** (Carthagène, Colombie) racontent le récit de leurs vies au travers de chorégraphies. Avec **Taller de Vida** (Bogotá), les adolescents ont écrit "Le monde est libre", une pièce de théâtre racontant leurs vies au cours de la guerre civile. On peut noter que la conclusion des enfants est différente de la nôtre : "Le

monde est libre” est une comédie absurde et la chorégraphie du Colegio del Cuerpo n’évoque pas seulement la tragédie : il s’agit de “sublimier la tristesse par la joie de la danse.”

Autres histoires

La plupart des programmes qui traitent le sens de la vie ne se concentrent pas sur le processus de narration, mais sur la découverte d’une nouvelle vie.

Ils veulent offrir une nouvelle vie et un nouveau sens aux enfants qui ont vécu dans la rue. Certains d’entre eux le trouvent dans à l’art, d’autres dans la religion ou la politique.

On voit ici le lien entre les histoires et la reconnaissance: oui, il est extrêmement important qu’un enfant crée une nouvelle histoire, une histoire qui donne un sens à sa vie. En même temps, ce sens devient réel quand les enfants voient l’impact de leur histoire sur autrui. Qu’autrui soit un ensemble de spectateurs, un enseignant, une mère, ou le “tout le monde” imaginaire, l’histoire devient une réalité quand on voit un signe de tête attentif, un murmure, un “oui, c’est vrai...”

Et d’autres possibilités

Si les enfants ont besoin de raconter leurs histoires et que nous avons besoin de les écouter, que peuvent faire les agences de services sociaux pour développer et partager les récits des enfants des rues ?

Lorsque j’étais en Colombie, je fus surpris par les enfants qui voyageaient, leur capacité à dépasser leurs souffrances, leur désir de voir le monde, et leurs aventures. Et pourtant, beaucoup de personnes travaillant avec ces enfants en Colombie n’ont jamais entendu ces histoires. Ils restent invisibles et oubliés. Comment peut-on ressusciter et diffuser leurs contes ?

Pourrait-on concevoir un livre rassemblant les histoires des enfants voyageurs? Ou leur donner des appareils photos jetables pour qu'ils puissent relater leurs propres expériences pour ceux qui ne peuvent traverser un territoire en guérilla ?

Ou un livre sur des rencontres avec des groupes armés, montrant comment les enfants peuvent manipuler la rhétorique de l'armée ou des guérillas tout en restant vivants ? Cela demande de la créativité, mais avec ces outils, les enfants des rues pourraient peut-être se prouver à eux-mêmes et montrer aux autres qu'ils vivent des vies importantes et pleines de sens.

3.5 Quitter la rue à la recherche de liberté

Une phrase est presque inévitable lors de toute discussion profonde avec un enfant de la rue : “Dans la rue, je suis libre”. Comme nous avons pu le voir, cette affirmation est souvent incorrecte, car cela repose sur une définition très limitée du terme “liberté”: celle qui veut dire que personne ne peut pas dire “non”. Il y a cependant assez de liberté dans la rue pour maintenir cette illusion.

Bien que la plupart des enfants des rues justifient leurs vies selon ces termes, peu d’ONG ont attaquées directement le discours sur la liberté. C’est dommage parce que les programmes ayant abordé le sujet de la liberté ont découvert qu’il s’agit d’un sujet fertile à la fois pour les enfants et pour les éducateurs.

Les éducateurs de rue de **ACJ-Bogotá** ont été formés pour poser des questions qui aident les enfants à réfléchir sur le thème de la liberté. Quand un enfant dit “Dans la rue, je suis libre”, l’éducateur lui demande alors “Qu’est-ce que ça veut dire être libre?”. Souvent, les enfants ne savent pas quoi lui répondre. Ils pensent que le terme liberté n’a pas besoin de définition ; c’est tout simplement évident. Ils finissent par associer la liberté à l’absence d’autorité, et au fait qu’il n’y ait personne qui puisse leur dire “tu ne peux pas!”

La conversation se poursuit alors ainsi: “La liberté, c’est quand je peux faire ce que je veux.” L’éducateur peut alors être amené à demander “Et qu’est-ce que veux-tu donc faire de ta vie?”

“Je veux être coureur de Formule Un.” (ou “devenir chanteur célèbre, docteur...” On entend toutes sortes de réponses.

“Peux-tu vraiment? Es-tu libre de la faire?”

“Ben, non...”

“Qui t’a dit que tu ne pouvais pas? Ton papa?”

“Non, personne à vrai dire...”

Grâce à ces questions vaguement philosophiques, l'enfant commence à réfléchir sur la liberté, et se rend compte que la rue ne lui fournit pas autant de liberté qu'il le pensait puisqu'elle ne lui permet pas de devenir conducteur de Formule Un ou avocat. Il/Elle devrait peut-être aller voir ailleurs.

Partie 4

CONCLUSIONS

4.1 La rue et la condition postmoderne

Bien qu'il soit attrayant de voir les enfants des rues comme un "symptôme social", cela veut dire voler leur subjectivité, ce qui est à la base de mauvaises décisions par rapport aux services offerts pour les enfants. Malgré tout, je souhaite prendre le risque et prendre du recul pour prendre en compte un contexte plus vaste et réfléchir à ce que la rue dit sur la condition humaine dans un monde globalisé. Ce sont des thèmes importants pour un essai comme celui-ci, et je ne prétends pas pouvoir offrir de conclusions réelles. J'espère juste ouvrir le dialogue et positionner ce débat dans un contexte politique plus vaste.

Certains intellectuels suggèrent que le "capitalisme effréné" nous apprend le désir, et bien que cela me paraissent être une thèse exagérée, on peut certainement dire que la publicité et le fait de "Copier le voisin" ont élargi le champ du désir humain. Il y a deux cents ans, aucun paysan pauvre ne rêvait de porter du Tommy Hilfiger, ou de posséder une Audi cabriolet, ou un plan de travail en granite comme de nos jours. Ces biens (ou leurs équivalents) n'existaient tout simplement pas pour lui – soit il ne les connaissait pas, soit ils appartenaient au monde magique du seigneur sur la colline. De nos jours, même si nous ne pouvons pas avoir ces choses, elles font définitivement partie de notre monde, et nous en sommes arrivés à les désirer profondément.

De nos jours, tout le monde veut tout, mais personne ne peut pas tout acheter. Nous nous retrouvons mécontents de la vie et nous savons que quelque chose ne va pas ; un élément existentiel nous manque.

Le manque fait évidemment partie de la condition humaine ; après tout, le mot grec *hamartia* qui se traduit par "péché" veut dire "manque" ou "carence" dans son sens littéral. Dans sa théorie du péché originel, St. Augustin ne dit rien

de plus que ce qui est évident : dès le début, il nous manque tous quelque chose ; nous ne pensons pas être à la bonne place et nous nous sentons mal en quelque sorte. Le marketing ne crée pas le manque, mais il nous en rend davantage conscients.

Mais quand on repense à la grande histoire de l'humanité, la plupart des gens n'étaient pas obsédés par leur manque existentiel : ce qui importait était de rentrer la récolte, de ne pas mourir à l'accouchement, de s'assurer qu'il n'y avait pas de fuite dans le toit... mais de nos jours, nos préoccupations quotidiennes vont bien au-delà de la nécessité. Bien qu'une personne puisse manger à sa faim, elle ne peut jamais acheter assez de vêtements ou de chaussures : le manque existentiel remonte à la surface.

Des adultes ont réussi à surmonter ce manque de base, mais de nombreux enfants veulent ce qu'ils veulent, ils prennent la promesse du capitalisme mondial au sérieux et veulent ce qu'on leur a promis. Le monde qu'ils voient en télévision est tout beau, tout neuf, mais leur maison dans le bidonville est loin de l'être. Les enfants de la classe moyenne pleurnichent auprès de leurs parents jusqu'à ce qu'ils obtiennent ce qu'ils veulent, mais les enfants pauvres savent que leurs parents ne peuvent pas acheter le jeu tout neuf ; ils vont donc voir ailleurs.

Et comment font-ils pour que le capitalisme accomplisse sa promesse? Paradoxalement, en rejetant les valeurs du capitalisme : ils errent dans les rues, vivent dans la saleté, ne travaillent pas et irritent la bourgeoisie...

Le capitalisme mondial promet des biens de consommation, mais il promet aussi liberté et reconnaissance.

Même si la plupart des gens n'utilisent leur liberté que pour choisir une marque de beurre de cacahuètes, les enfants prennent ces valeurs très au sérieux: en se libérant de leurs familles, de leurs communautés et de leurs responsabilités. Il en est de même de la reconnaissance : la démocratie promet la prise en compte de notre vote, tout le monde vous enviera si vous buvez une bière de marque. Et pourtant, nous savons tous que les riches achètent les élections et que la bière ne fait vraiment que nous rendre ivres. Beaucoup d'adultes fermeront les yeux sur

cette promesse trahie, mais les enfants espèrent plus : ils veulent être vus, remarqués et respectés.

Mon hypothèse est la suivante: les enfants des rues manifestent l'hypocrisie du capitalisme mondial. En tant qu'adultes, nous sommes cyniques et nous acceptons l'idée que les promesses de la démocratie capitaliste puissent être trahies, que "la vie est injuste", mais les enfants attendent beaucoup plus.

Ironiquement, leur innocence et leur volonté de croire aux promesses du capitalisme démocratique les poussent à abandonner les valeurs du capitalisme : ils construisent une contre-culture dans laquelle les systèmes de pouvoir, le plaisir, et la coexistence suivent des codes différents. Malheureusement, cette contre-culture n'est pas mieux que le monde qu'ils rejettent. Cette contre-culture est violente, cruelle et sans liberté.

Les cultures de la rue nous rappellent cependant qu'il existe d'autres options, et que le capitalisme n'aura pas le dernier mot. Le capitalisme porte les graines de sa propre destruction, et ces graines sont ses propres promesses trahies : liberté, reconnaissance, plaisir, satisfaction, inclusion... Les enfants des rues prennent ces promesses au sérieux, et en le faisant, ils vont au-delà du capitalisme. Le pouvons-nous ?

4.2 Conclusions

Ceux d'entre nous qui ont pu voir la misère en direct auront peut-être du mal à croire que les enfants décident de vivre dans la rue. Nous nous disons qu'ils fuient quelque chose de pire ; nous déplorons le fait que la pauvreté et la violence "poussent" les enfants dans la rue et nous concevons des programmes qui leur permettront peut-être de leur offrir une vie meilleure que celle qu'un enfant pourrait trouver dans sa propre maison.

Tragiquement, cette perspective nous rend aveugles face aux choix et à la subjectivité des ces filles et garçons des rues. Ils fuient une vie d'oppression et d'abus, mais ils sont aussi à la recherche de quelque chose de mieux. Ils espèrent et ils désirent, et ils pensent que la rue leur donnera une meilleure chance d'obtenir ce qu'ils veulent. Et ils ont raison, jusqu'à un certain degré.

Dans ce long essai, je n'ai pas cherché à fournir une liste complète des motivations poussant un enfant à vouloir trouver une nouvelle vie dans la rue. Je souhaitais offrir une nouvelle perspective sur le lien entre le désir et la rue. Lorsque nous pensons que la rue est le seul moyen d'échapper à la misère, nous construisons des foyers et des soupes populaires, des programmes qui ressoudent les problèmes immédiats de la violence et de la pauvreté. Cependant, quand nous réalisons que les enfants vont dans la rue par désir et espoir, nous construisons d'autres types de programmes, des programmes qui offrent des réponses aux besoins existentiels, et pas uniquement de la nourriture et un foyer. Nous essayons de leur offrir une vie encore plus complète.

Au cours des trois dernières années, j'ai rencontré environ 300 organisations servant les enfants des rues. Les programmes qui fonctionnent le mieux sont ceux qui prennent les désirs et les capacités des enfants des rues au sérieux, et qui les

aident à devenir protagonistes de leurs propres vies. Le fait que les enfants soient maîtres de leurs vies fait peut-être peur aux autorités qui veulent des élèves obéissants et des consommateurs, et non des activistes. Cette vision est cependant fondamentale pour une vie nouvelle et meilleure.

Les garçons et les filles des rues n'acceptent pas l'injustice du monde quotidienne. Ils fuient donc dans la rue pour y trouver autre chose. Cette décision aura de terribles conséquences, mais cela est fondamentalement admirable. Ils nous rappellent que le monde devrait être meilleur. Ils nous demandent d'abandonner notre cynisme et nous lancent le défi de trouver un nouveau chemin – pas une rue, mais quelque chose qui mène vers une véritable liberté, vers la reconnaissance et un vrai sens à la vie.

MERCI

Au cours des ces six dernières années, j'ai eu la chance de rencontrer des centaines de personnes qui ont passé leur vie à aider les enfants et les jeunes sans abri. Les idées présentées dans ce livre émergent de conversations avec ces gens-là, et d'e-mails également qui apparaissaient chaque matin sur mon écran. Plus de 230 ONG ont eu l'hospitalité de m'ouvrir leurs portes, et chacune d'entre elles m'a appris quelque chose.

Je souhaite remercier plusieurs douzaines de personnes en particulier qui ont transformé ma manière de percevoir la vie des jeunes sans abri: Rita Oenning da Silva, Bene dos Santos, Camila Candiotti, Martín García Pérez, Ricardo Fletes, Sabine LeBow, Leonor Avella, Jocimar Borges, Valeria Nepumuceno, José López, Norma Negrete, Maria Lúcia Leal, Marcos Antônio Cândido Cavalho, Maurico Camilo da Silva, Michael Rose Ramírez, Carrie Steinman, Gloria Macías, Carmen Echeverría, Irma de Schoffel, Greg Burch, Elisa Pineda, Mala Shah, Mike Feigelson, Paula Baleato, Marina Cal, Teresa de Kakisu, Eliana Lacombe, Katherine Miles, Eliane Gonçalves, Sergio Reynoso, Nami Woodspring, Jack Humphrey, et Luiz Carlos Rena.

Malheureusement, la loi sur la confidentialité ne m'autorise pas à diffuser le nom des garçons, des filles et des adolescents qui m'en ont même appris encore plus.

Je ne souhaite pas faire de cet essai un document académique.

J'ai donc évité les notes de bas de page qui auraient pu faire référence à d'importantes études dans le domaine. Des renseignements concernant les ONG mentionnées ci-dessus sont disponibles sur www.shinealight.org. J'ai également

ajouté une brève bibliographie et suggère à toute personne intéressée par le sujet de consulter une bibliographie beaucoup plus importante également disponible sur ce site internet.

BIBLIOGRAPHIE

1. Acción Educativa. *Escuela y Marginación: Doble Violencia*. Santa Fe, Argentine: AE, 2001
2. Acioli, Márcia Hora. *Metodologias da inclusão social pela educação*. Brasília: MNMMR-DF, 2000
3. ADEJUC. *Protagonismo Infantil*. Guatemala: ADEJUC, 1998
4. ANDI. *Os jovens na mída: o desafio da AIDS*. Brasília: ANDI, 2000
5. Aptekar, Louis. *Street Children of Cali*. Durham, NC: Duke, 1988
6. Araya Castelli, Denisse et al. *Me quieren mucho poquito nada. Embarazo y maternidad en adolescentes populares*. Santiago de Chile: Raices, 2000
7. Araya Castelli, Denisse et al. *Prostitución infantil: Las hijas del desamor*. Santiago de Chile, Raices, 1999.
8. Asociación Cristiana de Jóvenes. *Prevención del Abandono del Hogar*. Bogotá: ACJ, 2001 (disponible sur internet, à www.ymcaprevention.8m.com)
9. Jorge Barros. *Cadernos Childhope*. Rio de Janeiro: Childhope, 2001
10. Jorge Barros. *Trabalho de Adolescentes Emblemas do ECA*, Rio de Janeiro: Childhope, 2001
11. Jorge Barros. *Pesquisa sobre condições de trabalho*, Rio de Janeiro: Childhope, 2001
12. Bianchi, Ana et al. *Plantando Axé, uma proposta pedagógica*. Salvador de Bahia: Axé, 2000
13. Benitez, Sarah Thomas de, *Creando Soluciones para Niñ@s en situación de calle*. Oaxaca: Canica, 1999
14. Byrne, Iain. *The Human Rights of Street and Working Children*. London: Intermediate Technology Publications Ltd. 1998.
15. Caracol Comics. *Buscando Camino*. México: El Caracol, 1998

16. Caracol Comics. *Peligro en el Barrio*. México: El Caracol, 1998
17. Castillo, L. R. "Ver Desde la Calle: Trabajo Infantil y Vida Cotidiana en la Calle." *Estudios Jaliscienses*: (28): 35-52. 1997.
18. Dimerstein, Gilberto. *Brazil: War on Children*. London: Latin American Bureau. 1991.
19. Estela, Melanio L. *La Calle. Como Organizar Una Casa Abierta: Programa Niños de la Calle*. Lima: CEDRO. 1995.
20. Fernandez, David. *Malabareando: La Cultura de los Niños de la Calle*. Ville de Mexico: Centro de Reflexión Teológica, Universidad Iberoamericana, et Centro de Reflexión y Acción Social. 1995.
21. Fundação Abrinq. *Cuadernos da Capacitação*. São Paulo, 1996
22. Fundação Abrinq. *O trabalho e a Educação de crianças e adolescentes*. São Paulo, 1996
23. Fundação Abrinq. *A responsabilidade social -- abordagem técnico-juídica*. São Paulo, 1996
24. Fundação Abrinq. *A entidade como empresa social*. São Paulo, 1996
25. Fundação Abrinq. *O abrigo como proteção especial*. São Paulo, 1996
26. Echeverría, Carmen et al. *Resumen del Proyecto Crucero*. Mexique, Ednica, 1998
27. Echeverría, Carmen et al. *Jugando en Serio. Técnicas para jugar pensando y pensar jugando*. Mexique, Ednica, 1999
28. *Estudos*, Revista da Universidade Católica de Goiás #1/2. Goiânia: Universidade Católica de Goiás. 1999.
29. Faleios, Eva T Silveira. *Repensando os Conceitos de Violencia, Abuso, e Exploração de Criança e de Adolescentes*. Brasília, Cecria, 2000
30. Felsman, Jackson. *Street Children of Cali*. EdD Dissertation, Harvard University School of Education, 1981.
31. Gogu, Sally. *A historia de Sally Gogu*. Florianópolis, CEDEP, 2000
32. Gregory, Maria Filomena et al. *Family Drawings. Research about the families of street-bound children*. São Paulo: Travessia e BankBoston, 2001
33. Gregory, Maria Filomena et al. *Informações sem Mitos*. São Paulo: Travessia e BankBoston, 2001

34. Griesbach G., Margarita et al. *Con la calle en las venas*. Mexique: Ednica, 2000
35. Griesbach G., Margarita et al. *El que calla otorga. Guía para denuncia agresiones policiales en contra de niños y jóvenes callejeros*. Mexique: Ednica, 2000
36. Gurises Unidos. *Proyecto Pasacalle: modelo de intervención*. Montevideo: Unicef, 2001
37. Hecht, Tobias. *Life on the Street. Street Children of Northeast Brazil*. London: Cambridge U Press, 1998
38. Impelizeri, Flavia. *Street Children and NGOs in Rio: A Follow-Up Study on Non-Governmental Projects*. Rio de Janeiro: IUPERJ et AMAIS. 1995.
39. Inter-American Development Bank. *Don't Call Me Street Kid*. Washington D.C.: Inter-American Development Bank. 2001.
40. Kakisu, Teresa de et al. *Los Chicos y las chicas tienen la palabra*. Santa Fe, Argentine, Acción Educativa, 2000
41. Lamêgo, Solange. *A implementação da Jornada...* Salvador da Bahia: Axé, 1999
42. Leal, Maria Lúcia. *Exploração Sexual Comercial de Meninos, Meninas, e Adolescentes na América Latina e Caribe*. Brasília: Cecria, 2000
43. Márquez, Patricia Carolina. *Youth on the Streets, Commodities, and Violence in Caracas*. PhD Dissertation, University of California à Berkeley, 1995.
44. Mickelson, Roslyn. *Children on the streets of the Americas*. New York: Routledge, 1997
45. Ministério de Trabalho e Emprego, *Mapa de Indicativos do Trabalho da Criança*. Brasília, 1999.
46. Miranda, Concepción. *Aves Sin Nido: Quince Historias de Vida: Las Madres de los Niños y las Niñas de la Calle*. Oaxaca: Instituto Oaxaqueño de las Culturas. 1997.
47. Sociedade Cidadão 2000. *Pelos direitos da criança*. Goiânia, Brésil, 2000.
48. Souza, Sonia M. Gomes et al. *Infancia, Adolescencia, e Familia*. Goiania: Canone, 2001
49. Souza, Sonia M. Gomes et al. *Cadernos de Pesquisa 16: Reflexão do ECA*. Goiânia: Universidade Católica de Goiás. 1999.
50. Souza, Sonia M. Gomes et al. *Abuso e exploração de crianças... na região metropolitana*

- de Goiânia* (1992-1996). Goiânia: Universidade Católica de Goiás. 1997
51. Tierney, Nancy. *Robbed of Humanity. Lifes of Guatemalan Street Children*. St. Paul: Panagea, 1997
52. Ubila, Pilar. *El ómnibus de El Abrojo. Un recorrido con l@s gurises en situación de calle*. Montevideo: Multiversidad Franciscana, 2000.
53. Vicaría Pastoral Social. *Ante la adversidad, una sonrisa. Manual para monitores y monitoras de niños y niñas trabajadores*. Santiago de Chile: Vicaria Sur, 2000
54. Villamil, Claudia A., ed. *Crees Que Has Dicho Todo Sobre Mi? Situación, Experiencias y Acciones Sobre la Infancia Callejera en México*. Ville de Mexico: Ednica. 2001.